

LE DEVOIR
LE DEVOIR
LE DEVOIR
LE DEVOIR
LE DEVOIR

le plaisir des
Livres

J'Champigny
4380 St-Denis

Montréal, samedi 8 février 1992

GRAHAM GREENE

Le témoin d'un siècle qui a saigné

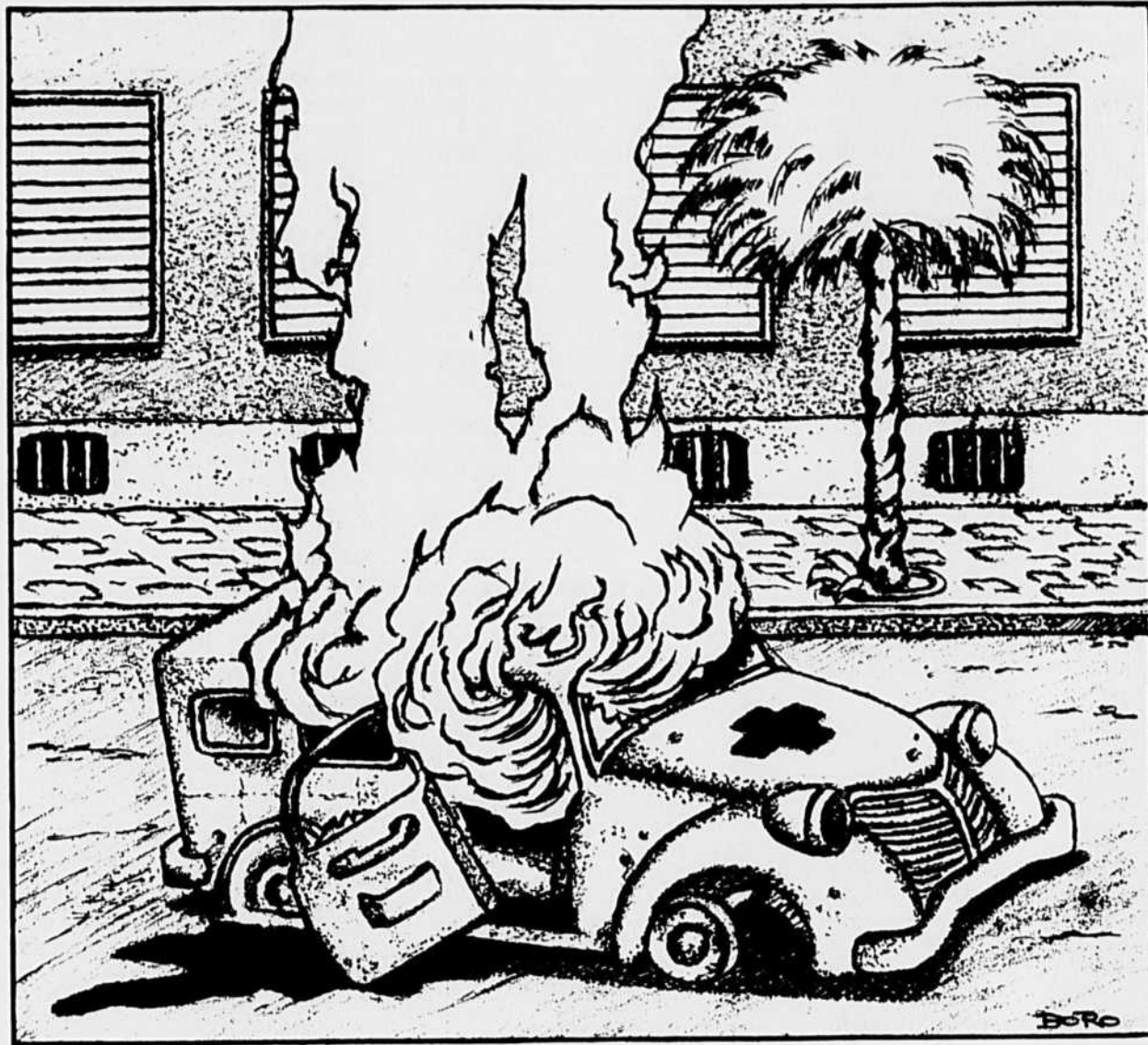
GRAHAM GREENE
Tome 1, 1904-1939
Norman Sherry
Éditions Robert Laffont, 744 pages
Serge Truffaut

IL Y A EU, comme il y a encore aujourd'hui, des mystères, des intrigues littéraires qui, une fois les aspérités et les faux-semblants nettoyés, laissent apparaître sous une lumière crue, et pas nécessairement blafarde, ces bougies qui allument les mécanismes de la fiction.

Georges Simenon et la mort de son père; l'irrespect heureux de Max Brod à l'égard de l'héritage romanesque de Franz Kafka; la violence de la rupture entre André Breton et Raymond Queneau; le « gauchisme » stylistique qu'utilisait Céline pour défendre les positions les plus fascinantes qui soit; le téléscopage spectaculaire des identités de Romain Gary; le hiatus énorme entre l'art et la politique de Jean-Paul Sartre, et, plus près, tout près de nous, le mystère Ducharme, au sens strict, sont quelques-unes de ces énigmes qui épicent l'Histoire des histoires inventées et racontées.

Dans un de ses moments de lucidité, André Malraux avait remarqué: « La vérité d'un homme, c'est d'abord ce qu'il cache ». Ce n'est pas du Montesquieu. D'accord! Mais c'est pas mal. D'autant que ce Malraux avaient pour contemporains de ces écrivains qui taillaient dans la religion, la catholique surtout, les pans ou plutôt les matériaux avec lesquels ils construisaient leur oeuvre respective. De ce lot, les plus célèbres, les noms qui immanquablement viennent à l'esprit sont: François Mauriac, Paul Claudel et Graham Greene.

De ces trois, l'un l'aura été, catholique, par amour, amour pour une femme s'entend et non pour les petits pères du ciel. Pour les yeux et l'esprit d'une femme, et non, allez savoir pourquoi, pour ces jambes-là, un de ces trois messieurs est allé jusqu'à embrasser une religion qui lui était étrangère afin d'embrasser les lèvres d'une femme à l'oeil bleu qui se prénomma Vivien. Il s'agit de Graham Greene. Celui qui a témoigné, pour paraphraser Aragon, des lieux où « le destin de notre siècle a



saigné » entre les flammes de l'Asie et les feux de l'Amérique Centrale.

S'il est vrai, s'il est juste, s'il est exact que la vérité d'un homme c'est d'abord ce qu'il cache, tout détective posant sa loupe sur l'oeuvre et la vie de Greene se devait d'identifier les raisons et les circonstances qui avaient convaincu celui-ci qu'il était temps de détourner son regard de Canterbury, si distant soit-il, au profit de Rome, siège de cette papauté honnie pendant des siècles par ces chers britanniques. Ce travail d'enquête a été mené à bien par un détective remarquable comme en té-

moigne le tome 1 de la biographie qu'il a signée et que publie Robert Laffont. Quelle est l'identité de ce détective remarquable? Norman Sherry. Ce professeur à l'Université du Texas à San Antonio aura cherché indices et empreintes pendant... 13 ans!

Intitulée *Graham Greene ou le bord vertigineux des choses*, cette tranche de la vie de Greene par Sherry part de la naissance aux avant-premières de la deuxième guerre mondiale. Il ne s'agit donc pas, il est très important de le souligner, de la tranche de vie au cours de

laquelle Greene a réalisé l'essentiel de son oeuvre littéraire. Tout simplement. Reste que la tranche en question a été si influente, si déterminante dans la gestation de *La puissance et la gloire*, *Le facteur humain*, *Un américain bien tranquille*, *Notre agent à La Havane* et autres *Consul honoraire* qui seront disséqués dans le tome 2 qu'on nous promet d'ici la fin de la présente année, que tout amateur de Greene et des singularités littéraires typiquement « british » se doit de lire, sans excès de vitesse, le tome 1.

Au coeur de cette tranche, en fait

au coeur de Graham, il y eut donc Vivien Dayrell-Browning. C'était en 1925. En mars 1925. Graham, alors âgé de 20 ans, termine ses études supérieures en histoire moderne au Balliol College, d'Oxford. Entre deux beuveries ou deux essais à la roulette russe, c'est pas des blagues, il s'occupe, il dirige le *Oxford Outlook*, journal étudiant. Ce mois-là, il compose un article sur les rapports entre le sexe, le cinéma et... la religion. Dans son texte, il avançait que nous sommes « exagérément mus par le sexe... que nous allions à l'église pour adorer la Vierge ou au bar pour échanger des gaudrioles; et cette exagération de l'instinct sexuel a un effet désastreux sur l'art, au cinématographe comme au théâtre. Mal lui en pris. Mélanger la Vierge, l'instinct dit bas et le cinéma, il n'en fallait pas moins pour s'attirer les foudres terrestres, même si un jour, il y a fort longtemps de cela, quelqu'un remarqua: *In medio stat virtus* ou « La vertu est au milieu ».

Le 6 mars 1925, il écrit à sa mère: « J'ai reçu une lettre furibonde d'une ardente catholique des éditions Blackwell sur une remarque en passant que j'avais faite dans mon article sur le cinéma. Je me suis empressé de lui envoyer une réponse suave pour m'excuser et l'inviter à prendre le thé. Elle s'est révélée tout à fait charmante et nullement aussi religieuse que son furieux message me le laissait croire. Ainsi, une fois de plus, du lion surgit la douceur! » Au cours de cette rencontre, une première, il trouva Vivien charmante. Au cours de la deuxième, il va sentir un coup de trémolo dans la colonne vertébrale, ses yeux vont se conter « fleurette », son coeur va battre la chamade. Il est sentimentalement « zinzin ».

Pendant deux ans, il va faire le beau. Il va faire sa cour, comme on disait alors, en usant davantage, voire surtout, de l'écrit que du mot dit. L'entreprise sera pour lui d'autant plus ardue que nous sommes dans une Angleterre qui n'en avait pas encore terminée avec ces démons victoriens qui avaient corseté les rapports entre humains comme les sentiments humains dans des règles dont Thomas Hardy, un contemporain de Greene — il est mort en 1928 —, s'était fait le juste et perti-

Voir page D-4: Greene

Dans le piège d'Agaguk

Odile Tremblay

IL Y EN A qui prononcent des phrases malheureuses. Paul Bussièrès, par exemple, qui s'arrache aujourd'hui les cheveux en voulant ravalier ses paroles. Trop tard! Ce fonctionnaire québécois était hier encore un illustre inconnu. Aujourd'hui, ses déclarations choc s'étalent à plein média. « C'est une imprudence, une gaffe. Je me suis tiré dans le pied », gémit-il. Rien de tel pour la publicité d'un roman, je lui répond, ni cynique ni apaisante.

À Paris, lors du lancement de *Mais qui va donc consoler Mingo?* Paul Bussièrès est cet auteur qui affirme avoir rédigé ce roman « pour qu'on en finisse avec Agaguk ». Du coup, l'écrivain devenait l'« anti-Thériault ». Or, Yves Thériault, c'est un auteur achevé. Et Paul Bussièrès, un débutant. Et Agaguk a beau créer une image d'Épinal du bon Inuit en accord avec la nature, il reste que littérairement parlant c'est autre chose que *Mais qui va donc consoler Mingo?* Et les critiques de soupeser les deux oeuvres, en tapant sur les doigts de Bussièrès. Haro sur celui qui se compare à trop grand.

Aujourd'hui, le chat est échoué et le gaffeur marche sur des oeufs à l'heure de commenter sa phrase



PHOTO JACQUES GRENIER

Paul Bussièrès

malheureuse. « Je voudrais bien avoir le talent de Thériault, ses qualités romanesques, soupire-t-il, pour rendre vivant ce que j'avais à dire. Mais Agaguk, que j'ai lu deux fois, a tout de même réduit l'Inuit à un être simpliste, qui ne connaît ni bien ni mal. J'ai essayé d'éviter ce piège dans mon propre livre ».

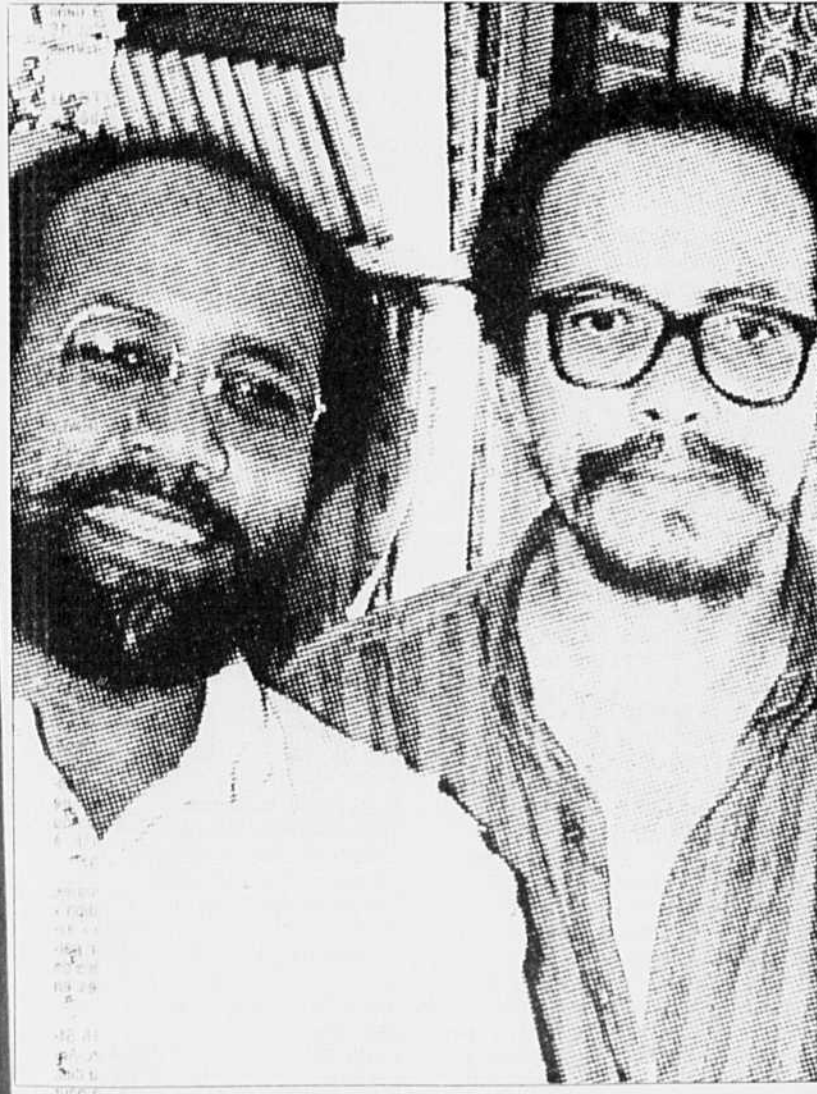
L'action de *Mais qui va donc consoler Mingo?* se situe dans le Grand Nord au milieu des années 50, une époque charnière pour le peuple inuit, qui laissa alors tomber son mode de vie au profit de celui des Blancs. Le roman met en scène un fonctionnaire angoissé et « pogné », en séjour chez les Inuits. Choc des cultures au programme. Mingo, un chamane doté d'étranges pouvoirs, mène le bal.

Il y aura chasse aux caribous dans la toundra, des infanticides, des femmes qui donnent leur corps au gré de leurs désirs, des traditions qui lancent leur chant du cygne, et un policier qui traque la chamane meurtrier. Tout cela dans une langue un peu naïve, avec des périphrases souvent tirées par les cheveux, mais une étude de moeurs parfois intéressante. « J'ai voulu montrer la dimension spirituelle du peuple inuit, prouver que l'âme de ce peuple a survécu à l'effondrement des valeurs », explique l'auteur. Bussièrès a consulté des anthropologues (Bernard Saladin d'Angueure notamment), il a interrogé les Anciens pour étayer son récit d'informations de type ethnologique. Car lui-même n'a pas connu la société inuit des années 50.

Pourtant, comme son héros, l'écrivain a vécu dans le Grand Nord. Mais plus tard, alors que les pratiques chamaniques avaient disparues, et que ceux qui s'appellent eux-mêmes « les hommes » dans leur langue avaient troqué les cométiques pour les ski-dooos. En 70, au moment où se négociait la Convention de la Baie James, Paul Bussièrès, jeune

Voir page D-2: Bussièrès

Les littératures venues du chaud



Patrick Chamoiseau et Raphaël Confiant.

LETTRES CRÉOLES

Patrick Chamoiseau, Raphaël Confiant
Haïti, Guadeloupe, Martinique, Guyane
1635-1975. Brèves littéraires
Hatier, 1991

Lise Gauvin

DANS LA COLLECTION « Brèves littéraires » chez Hatier, dirigée par Michel Chaillou, collection d'histoire littéraire confiée à des écrivains dont le sort semblait récemment incertain à cause de l'abandon par la maison d'édition de son secteur littéraire. Patrick Chamoiseau et Raphaël Confiant signent ensemble *Lettres créoles*, avec en sous-titre « tracées antillaises et continentales de la littérature (1635-1975) ». Déjà co-auteurs de *l'Éloge de la créolité* (Gallimard, 1989), ces deux romanciers martiniquais ont publié en outre, au cours des derniers mois, *Eau de Café* (Confiant, prix Novembre 1991) et *Antan d'enfance* (Chamoiseau, prix Carbet 1990).

Rencontré quelque temps avant la publication de *Lettres créoles*, Raphaël Confiant présentait son projet comme une « approche insolite de la littérature antillaise ». « Insolite », précisait-il, parce que généralement on fait commencer la littérature antillaise à deux dates: si l'on est franco-centré, on la fera commencer dès les textes des premiers colons, c'est-à-dire 1635 et, si l'on est plus ou moins négriste, on la fait commencer à partir d'Aimé Césaire, en 1939, quand paraissent les *Cahiers d'un retour au pays natal*.

« Notre approche est complètement différente. Nous tenons compte de tous les peuples qui se sont succédés aux Antilles et nous disons que la littérature antillaise commence à partir du premier Indien caraïbe qui écrivait des pétroglyphes sur les pierres. Nous avons tout un chapitre qui s'intitule *La roche écrite*. Nous disons que les pétroglyphes font partie de la littérature. Bien sûr, nous analysons la littérature blanche créole, la littérature noire, mais aussi celles des Indiens de l'Inde, la place des Chinois et des Syriens. Bref, une approche multiculturelle et multiraciale de notre littérature et non plus une approche purement blanche ou purement noire, comme cela s'est fait avant ».

« Tout cela procède d'une conception nouvelle de l'histoire des Antilles. Nous disons que notre histoire ne commence pas à la colonisation, en 1635. Elle commence avec les Caraïbes, même s'il y a eu disparition de la culture caraïbe. On pourrait dire plutôt qu'il y a eu *dés-apparition*. Ce n'est pas la même chose. Parce que l'homme antillais, même s'il n'a que quelques gouttes de sang caraïbe dans les veines, refait des gestes de caraïbe. Le pêcheur martiniquais qui fait sa nasse, le vanier qui lisse des paniers ne savent pas qu'ils refont les gestes de l'Indien ».

— Comment il se fait que dans *l'Éloge de la Créolité*, il est écrit que « la littérature antillaise n'existe pas »...

« D'abord, c'est un paradoxe et on sait que les écrivains aiment les paradoxes. De plus, l'ouvrage que nous publions ne s'appelle pas littérature antillaise, mais *Lettres créoles*. Nous

disons qu'une littérature existe quand il y a des rapports entre trois éléments fondamentaux: des écrivains, une critique littéraire (soit dans la presse, soit à l'université) et un lectorat. Aux Antilles, il y a des écrivains mais il n'y a pratiquement pas de critique littéraire (si elle existe, elle est très limitée et n'a aucun impact social) et il n'y a pas de lectorat antillais. Il y a plutôt un effet que j'appellerais un *effet de serre*. On achète un livre par sympathie, par engouement tribal, parce que c'est un auteur martiniquais. S'il y a un lectorat du point de vue matériel, il n'y a pas un lectorat au sens où l'écrivain se sent remis en cause par des lecteurs qui portent un jugement autonome sur le livre. Nous disons qu'il faut ces trois appareils-là pour qu'il y ait une littérature ».

« Pourtant, la Martinique est peut-être avec Haïti l'un des pays où, proportionnellement à la population, il se publie le plus grand nombre de textes. Il doit bien y avoir environ 80 auteurs qui écrivent, dont une vingtaine sont édités en France et les autres sont publiés à compte d'auteur ou chez des éditeurs locaux. Mais, nous avons un handicap du fait de notre petitesse. Les relations interpersonnelles interdisent la franchise littéraire. Il serait difficile d'avoir une critique qui soit dépassionnée. Je pense que nous aurons toujours besoin d'un regard extérieur. Car, ici, on ne sait jamais quand l'opinion émise relève de la complaisance ou non ».

— Est-ce que le fait de publier ailleurs et d'avoir une critique littéraire

Voir page D-4: Créoles

BENOÎTE GROULT

PAULINE ROLAND

ou

comment la liberté vint aux femmes

Qui est Pauline Roland? Pour Verlaine, elle fut une « presque Jeanne d'Arc »; pour Baudelaire, en revanche, elle est « sacrilège, pastiche de l'esprit mâle ». L'histoire a oublié Pauline Roland. Benoîte Groult lui offre une revanche, et lui rend hommage dans ce portrait vivant et chaleureux.

25,95 \$

Collection « elle était une fois »



ROBERT LAFFONT

le plaisir des livres

Une vie nommée désir



Robert LÉVESQUE Le Bloc-notes

Le 30 juillet 1972, dans une chambre d'hôtel à New York, Tennessee Williams écrit à Maria St-Just, sa copine qui vit à Londres...



1975, le jeu d'épreuves des Mémoires de Tennessee? Elle lit à toute vitesse, et flaque tout à la poubelle...

En 1975, Tennessee Williams publie ses Mémoires. Il y est très peu question de Maria St-Just, alors que depuis 1948 la liaison épistolaire est continue et exceptionnelle...

Le 25 février 1983, dans une chambre de l'hôtel Élysée, Tennessee Williams meurt en avalant par accident le bouchon d'un

flacon de pilules. Maria St-Just quitte Londres, elle est la seule à rester dans le cimetière de Saint-Louis au moment où les fossoyeurs arrivent avec leurs pelles.

Aujourd'hui, neuf ans après la mort du dramaturge dont l'oeuvre est l'une des plus importantes du théâtre américain, Maria St-Just publie les lettres que Tennessee Williams, de 1948 à 1982, lui envoya d'un peu partout...

Le portrait de Tennessee Williams que l'on a à la lecture de cette correspondance est remarquable. Plus que dans ses Mémoires de 1975, on rencontre un homme pressé, blessé, qui dès 1949 se demande déjà s'il tiendra le coup...

De toutes les images d'hommes et de femmes qui surgissent, celle de Frank Merlo est la plus tue et la plus forte à la fois. Il mourra d'un cancer en 1963 et Tennessee Williams mettra 10 ans à s'en remettre.

Cheval», qui sera son grand amour, vivra 14 ans avec lui: les échappées, Rome, Positano, puis Tanger ce «Miami Beach jeté au milieu de taudis épouvantables»...

Ses échecs au théâtre, nombreux; échecs de Camino Real, de Out Cry, de Orpheus Descending, de Vieux carré, alors qu'il sent que la critique le chasse, lui en veut d'avoir réusé La Ménagerie de verre...

Et sa soeur Rose. En 1934 elle a été lobotomisée. Elle est gentille, elle se prend pour la Reine d'Angleterre, et Tennessee l'aime profondément. Toute sa vie il se préoccupe d'elle...

À cinq heures, mon ange, lettres de Tennessee Williams à Maria St Just, Robert Laffont.

LA VITRINE DU LIVRE

PROCHAIN ÉPISODE

Hubert Aquin, Leméac, 1992, 174 p. DANS le cadre de la réédition complète des oeuvres de Hubert Aquin, les éditions Leméac proposent ces jours-ci Prochain épisode...

LA RADISSONIE

Pierre Turgeon Libre Expression, 1992, 190 p. EN présentation de cet ouvrage au grand format et fort bien documenté, il est précisé: «La Radissonie ou le pays de la baie James est un vaste territoire qui s'étend sur plus de 700 kilomètres à l'intérieur des terres...»

LE RETOUR DES TÉNÉBERG

Asimov et Silverberg Olivier Orban, 1991, 309 p. EN exergue de leur collaboration, de leur roman, Isaac Asimov, scientifique de formation, et Robert Silverberg, linguiste de formation, ont glissé cette affirmation du philosophe Ralph Waldo Emerson: «Un autre monde! Il n'y pas d'autre monde! C'est ici ou nulle part qu'est toute la réalité...»

LES HUIT PÉCHÉS CAPITAUX

Collectif d'auteurs Éditions Complexe, 1992, 74 p. DIRECTEUR de la rédaction de l'hebdomadaire L'Événement du Jeudi, Jérôme Garcia a invité huit écrivains à composer des textes sur ces péchés dits capitaux...

LE REGARD LITTÉRAIRE N. AVRIL, F.-R. BASTIDE, J. CHESSEX, B. FRANK, J.-M. G. LE CLEZIO, J. D'ORMESSON, R. SABATIER, Ph. SOLLERS



Les huit péchés capitaux

l'envie, l'avarice, la colère, et le mensonge.

LEPREUVE DES FAITS Christian Baudelot Roger Establet

ALLEZ LES FILLES!



Christian Baudelot et Roger Establet Seuil, 1992, 244 p.

AU VERSO de cet essai écrit par deux spécialistes du monde scolaire, il est écrit: «Le XXe siècle aura été le grand siècle de l'instruction des femmes. Chaque mois a autant pesé en ce sens que chaque siècle depuis l'an mille...»

- S.T.

LA VIE LITTÉRAIRE

Serge Truffaut

COMMENT s'inscrit l'essor inattendu de la nouvelle brève dans une société comme la québécoise qui, depuis 30 ans, a connu des secousses profondes, a vu l'effondrement des dogmatismes anciens, sociaux et littéraires? Se pourrait-il que la nouvelle, comme fragment narratif, traduise une volonté de retrait d'un certain espace idéologique? En effet, en privilégiant le détail, l'instantané et l'humour plutôt que l'ensemble, la

durée et le sérieux, la nouvelle pourrait bien signifier le doute; un doute profond, philosophique, métaphysique, passionné. La nouvelle, métaphore d'un questionnement incessant. Et serait-il pertinent de rapprocher la nouvelle de l'essai plutôt que du clip, l'essai étant un autre type de discours fragmenté? Après tout, il fut un temps où la nouvelle et l'essai entretenaient des rapports étroits. En somme, la nouvelle est une façon particulière d'interroger à la fois les codes sociaux et littéraires. Le récit

court... toujours. Telle est la conclusion du long article que André Berthiaume, professeur à l'Université Laval, consacre à la nouvelle pour les besoins des Écrits du Canada français.

Outre le texte de Berthiaume, le 74e numéro de cette revue fondée en 1954 propose des articles sur Nicolas Berdiaeff, Georges Seurat, le Saint-Julien de Gustave Flaubert et autres sujets d'actualité en plus de fictions originales.

Les éditeurs ont un directeur

L'Association nationale des éditeurs annonce la nomination de Normand Bourgeois au poste de directeur général de cet organisme voué à la défense des intérêts de l'industrie du livre. Dans le communiqué, il est indiqué que «gestionnaire en ressources humaines, financières et administratives au sein de diverses associations, M. Bourgeois possède également une riche expérience de représentation auprès des gouvernements...»

Prix de l'Académie

Les éditeurs comme les écrivains ont jusqu'au 29 février pour faire parvenir les recueils de poèmes candidats au prix Alain-Grandbois et

les essais candidats au prix Victor-Barbeau qui seront décernés au printemps. Selon les règles propres à ces concours, «les ouvrages soumis à l'un ou l'autre prix doivent avoir été publiés, en français, au Québec ou ailleurs, par un auteur de citoyenneté canadienne entre le 1er janvier 1991 et le 31 décembre 1991. Les rétrospectives de poèmes sont admises pourvu que l'on y retrouve un pourcentage significatif d'inédits...»

Roger Vailland

Yves Courrière, biographe de Roger Vailland: «On peut relire tout Vailland aujourd'hui, ça tient la route. Même ceux qui ont été écrits comme il disait dans une perspective communiste...»

Place aux poètes

Le 12 février, Place aux poètes reçoit Alfredo Lavergne, Yvonne Truque, Hugo Hazelton, Hernan Barrios et Salvador Torres. Au café Vogue, situé au 4216 boulevard Saint-Laurent près de Rachel.

COURRIER

Pour l'essai personnel

(Lettre adressée au responsable du «Plaisir des livres», à la suite de la parution de la critique de Louis Cornellier sur Papiers d'écoliers 1 et 2 de Philippe Haecq.)

MONSIEUR, je tiens à utiliser mon droit de réplique, suite à la citation approximative que m'attribue votre apprenti-critique Louis Cornellier dans sa chronique du 1er février consacrée aux essais récents de M. Philippe Haecq publiés chez VLB Éditeur.

Notre jeune-loup-maison prétend résumer ma pensée en disant que je «privilégie des oeuvres où le savoir ne nie pas l'écriture». Il s'en prend ensuite aux essais personnels de M. Philippe Haecq pour réclamer: «Vivement, le prochain essai de Pierre Milot!» (qui est son professeur et maître à l'université).

Pourquoi opposer l'essai personnel à l'essai académique? Il serait temps que les critiques du DEVOIR, et particulièrement M. Cornellier, cessent de pratiquer l'exclusivisme face au profit d'une information critique qui éclaire vos lecteurs sur le contenu des oeuvres commentées.

Votre chroniqueur fait ses classes. Il devrait au moins connaître ses catégories. Il y a les essais et les études académiques; il y a aussi les essais personnels. Les deux genres existent et se complètent. Les essais acadé-

miques peuvent s'écrire à la lumière de quelque grille d'analyse. Voyez, par exemple, Le singulier pluriel, le récent titre de M. André Brochu publié à l'Hexagone. Le même auteur, qui n'est pas seulement professeur mais aussi écrivain, a déjà publié, d'autre part, plusieurs essais personnels, c'est-à-dire des ouvrages à la première personne et d'une écriture qui trouve son chemin dans l'intelligence du sujet plutôt que dans l'exploration d'une grille connue d'avance. L'essai personnel, qui est une démarche d'écrivain, ne nie cependant pas le savoir. Au contraire, la littérature est une connaissance qui s'enrichit de la démarche savante tout en essayant d'ouvrir de nouveaux chemins. Voyez, par exemple, les essais de MM. Gilles Marcotte et Pierre Vadeboncoeur, qui sont tous deux écrivains.

Comme le disait le romancier Max Gallo, lors d'une récente émission de Caractères, «la subjectivité est l'un des scalpels qui permettent de pénétrer dans la vérité, en sympathie avec le sujet exploré.»

Pour ma part, je ne prétends pas opposer la démarche savante à la démarche littéraire, mais je crois que cette dernière peut nous amener à poser «autrement», selon le mot de Georges Perros, la question de l'être et du langage.

Jean Royer, l'Hexagone

Bussièrès

avocat originaire du Lac-Saint-Jean, fut engagé à Salluit pour la Société Makivik. Il y est resté trois ans avant de travailler de 77 à 81 à Kuujuaq. Aujourd'hui, à Québec, le fonctionnaire est toujours à l'emploi de la société Makivik.

Après son séjour à Salluit, Paul Bussièrès commença à écrire des fragments de texte, puis, peu à peu, des personnages sont apparus. «J'ai eu envie de raconter un changement de société de façon vivante, sans

tomber dans le traité sociologique», explique-t-il. Ce fut là le début de Mais qui va donc consoler Mingo?

Les romans de Thériault et de Bussièrès abordent un même thème donc: la société inuit. Et la France est, comme on sait, folle éperdue d'Indiens et d'Inuits; toutes minorités qui lui semblent d'un exotisme irrésistible. Paul Bussièrès, pour son premier roman, a donc été publié à Paris aux éditions Robert Laffont. «Mais ce n'était pas mon premier choix, proteste-t-il. J'aurais préféré une co-édition avec le Québec.» Il a

Chez les dop-dop



MÉMOIRES DE TASHI KHDRUP MOINE AVENTURIER TIBÉTAIN

Traduit par Marianne Guénot Genève, Olizane, 1991, 184 pages

LE TIGRE ET LE LAMA

Erik Allgöwer Traduit par Claude B. Levenson Genève, Olizane, 1991, 318 pages

IL EXISTE, dans la hiérarchie monastique du Tibet, un type de moine appelé dop-dop: entraîné aux arts martiaux, celui-ci est chargé du maintien de l'ordre, et fait office de policier dans les monastères et de garde du corps lors des déplacements des dignitaires.

À l'âge de quatre ans, Tashi Khedrup fut choisi comme novice par un lama. Il entra au monastère de Sera, près de Lhasa, et vécut aux côtés de son maître quelques années d'enfance. À la mort de celui-ci, il eût à travailler, s'occupant des chevaux, balayant les communs. Il partagera plus tard l'existence des bergers d'altitude, gardant dans les montagnes les yacks du monastère.

Son tempérament batailleur le poussera à rejoindre les dop-dop. Il suivra un gouverneur de province, en tant que secrétaire-garde du corps. La corruption qu'il découvre le scandalise, il regagne alors Lhasa et s'établit comme marchand de thé. Toujours rattaché à son monastère, il prendra part au soulèvement antichinois ainsi qu'aux combats, et partagera ensuite l'exode, aux Indes, d'un dignitaire tibétain.

Document de grande importance, Les mémoires d'un moine aventurier

tibétain dévoilent un pan méconnu d'une des dernières enclaves spirituelles du monde. Sont expliqués les croyances, les rites, que partagent les quelque 7000 moines de Sera; à travers ce portrait, il devient plus aisé, pour l'Occident, d'approcher et de peut-être s'ouvrir à une forme de pensée dont l'enseignement est grand.

Ce titre ouvre une nouvelle collection chez Olizane, éditeur genevois jusqu'ici spécialisé dans les guides de voyage sur l'Asie. «Objectif Terre» se consacrera à des romans et des récits touchant cette région. Outre les mémoires enrichissantes de Tashi Khedrup, on pourra lire avec un bon plaisir Le Tigre et le Lama, insolite roman policier qui relate une chasse au trésor menée par des tibétologues français, des représentants du Vatican, des Chinois déguisés en chasseurs d'ours et des Tibétains en gardiens de yacks. L'enjeu: un antique document datant de cinq siècles, et pouvant mettre en jeu l'équilibre de la planète.

Au Bhoutan, pays du Dragon paisible, les protagonistes auront de plus en plus l'impression d'enfoncer des portes ouvertes; une impression étrange devenue ni déplaisante ni menaçante — une singularité mystérieuse... Dans les parages d'une vallée appelée Tang, un événement exceptionnel va se dérouler; telle une roue mise en branle, et son mouvement qui s'ensuit, l'Opération Tigre restera sous la surveillance de Drok Gyalpo, roi du Bhoutan. Et, jusque dans la constellation de l'Amas d'Étoiles (Le Grand nuage de Magellan), son écho trouvera à rebondir. Et, ce roman policier mélange dès lors au pragmatisme d'un détective certaines notions de sagesse spirituelle tibétaine, modifiant avec humour et fraîcheur le niveau de la quête. Pour une nuit blanche dans les montagnes bleues — l'altitude essouffle!

☆☆☆

moins bien reçu au Québec. «En grande partie à cause de ma phrase maladroite», estime-t-il. Mais il avale sa pilule. Pour lui, le vrai test reste à venir. Car aucun Inuit n'a encore lu son roman. Il leur prépare un résumé en Innuittuk. «Si je les peinais avec mon livre, ce serait le plus terrible des verdicts», confie-t-il.

☆☆☆

Mais qui va donc consoler Mingo?, Paul Bussièrès, Robert Laffont, 365 pages.

PATRICK GRAINVILLE



«La colère est le cœur brûlant du livre de Grainville; elle lui donne son souffle sacrilège.»

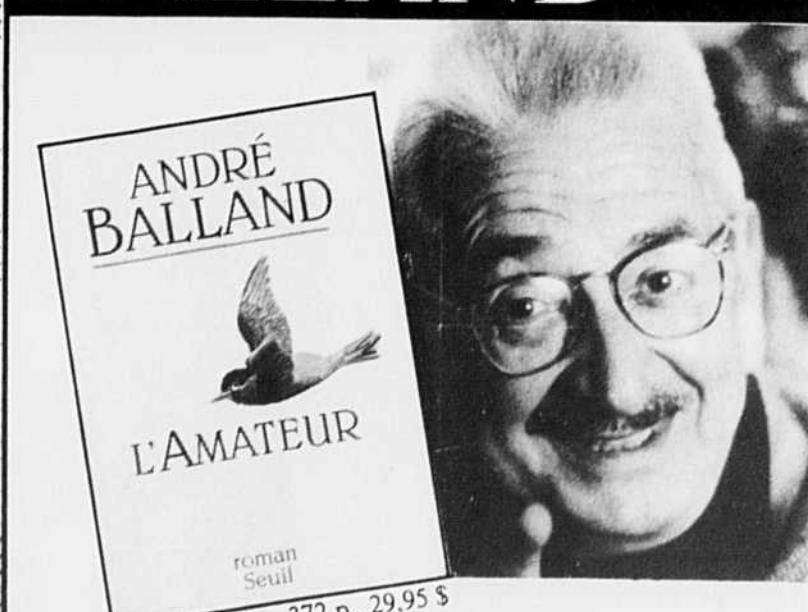
Jean-Noël Pancrazi, Le Monde

«C'est toute la magie du Brésil qu'embrase Colère»

Jean-Louis Ezine, Le Nouvel Observateur

Éditions du Seuil

ANDRÉ BALLAND



Il aura fallu attendre qu'André Balland abandonne son métier d'éditeur pour le voir se consacrer à une oeuvre de création dont L'Amateur marque le début éclatant.

Éditions du Seuil

Au ras des flots

LA TRAVERSÉE

Paul Zumthor
L'Hexagone, 1991, 384 p.
Pierre Salducci

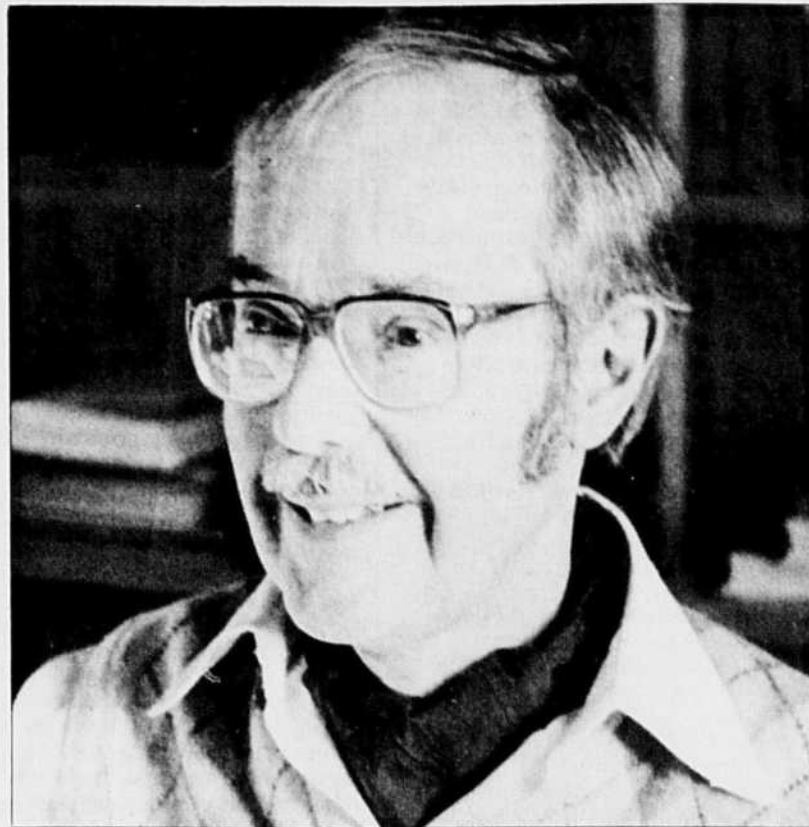
COMME l'indique très justement son titre, le plus récent roman de Paul Zumthor ne présente que la première traversée des explorateurs espagnols en route pour la découverte des Indes. L'ouvrage débute dès le premier jour de mer, sans autre préambule, de la même façon qu'il s'achève dès que l'équipage pose pied à terre, sans autre rebondissement. Un choix un peu frustrant bien sûr, puisqu'on ne saura rien de l'exploration des nouvelles terres, ni du retour en Europe, mais qui présente néanmoins l'intérêt de vouloir donner tout son sens à cette découverte par la seule évocation de l'incroyable trajet qu'il fallut accomplir pour en arriver là.

Partis d'Espagne au début d'août, les trois navires de l'expédition prennent donc la direction de l'Inde pour accoster finalement en Amérique à la mi-octobre. Deux mois et demi en mer. Chaque navire a à son bord de 40 à 20 membres d'équipage, ce qui constitue un parfait microcosme de

la société de cette époque, dans toute sa diversité ethnique et sociale. On y croise des Basques, des Biscayens, des Andalous, des Juifs fraîchement convertis (sous peine d'exil suite à un récent décret de la couronne d'Espagne), tous de milieux sociaux différents, du plus démuné au mieux pourvu. On devine rien qu'à cet énoncé que la principale difficulté du périple consistera à créer un équilibre entre tous et maintenir l'ordre à bord.

Médiévisse réputé, Paul Zumthor est très à l'aise pour reconstituer le cadre historique de cette traversée. Son évocation fourmille de détails et de précisions mais, paradoxalement, cette profusion semble aller à l'encontre du projet romanesque initial. En effet, on se retrouve très vite confronté à un texte hybride, entre le récit et la reconstitution historique, qui souffre beaucoup de ce double statut.

Premier signe de cette ambiguïté, Paul Zumthor a choisi de s'inspirer du journal de bord de Christophe Colomb. Ainsi, découpe-t-il lui aussi son texte en fonction des jours qui passent, indiquant la date précisément, exactement comme pour un journal. D'ordinaire, une telle structure suppose l'existence d'un narrateur défini, il faut un auteur à ce journal, or



Paul Zumthor

il n'y en a pas dans *La Traversée*. Paul Zumthor multiplie les narrateurs et reste au-dessus de ses personnages sans qu'aucun développement psychologique ne nous les rende plus proches ou attachants. Leurs conflits nous échappent. Leur nostalgie semble fictive. Ainsi, le récit demeure-t-il impersonnel, froid et dépourvu de toute émotion, ce qui est tout le contraire d'un véritable journal de bord.

Dès lors, *La Traversée* se réduit à un long texte, presque 400 pages, essentiellement descriptif, d'où l'attention portée aux êtres et à l'action est réduite à sa plus simple expression. Rien à voir avec le grand roman d'aventure que la référence à Colomb aurait pu laisser espérer. Une petite avarie en début de voyage. Un homme qui tombe à l'eau.

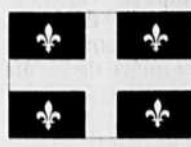
Un rat de trop par-ci par-là. Et puis, bien sûr, l'attente qui n'en finit pas, la nourriture qui vient à manquer, la peur de s'être égaré... le tout conduisant à l'inévitable risque de mutinerie qu'il faut contenir jusqu'à la fin. Rien de vraiment inattendu dans tout ça. Par ailleurs, Zumthor ralentit considérablement son roman — comme si la traversée n'était pas assez lente ainsi — en ouvrant en permanence toutes sortes de parenthèses, introduisant plu-

sieurs retours en arrière ainsi que diverses considérations en aparté.

La Traversée se veut un roman de l'attente mais c'est le roman d'une attente vaine. Paul Zumthor ne parvient pas un instant à nous faire partager l'aventure humaine de cet incroyable périple, son regard demeure celui de l'historien et reste au ras des flots. Ainsi, lorsque la terre est enfin en vue, le lecteur — comme les membres de l'équipage — n'a plus qu'une envie, il a juste hâte de débarquer.

Le français vert et bleu

André Dugas et Bernard Soucy
LE DICTIONNAIRE PRATIQUE DES EXPRESSIONS QUÉBÉCOISES
LE FRANÇAIS VERT ET BLEU



LOGIQUES SOCIÉTÉS

LE DICTIONNAIRE PRATIQUE DES EXPRESSIONS QUÉBÉCOISES
Le français vert et bleu
André Dugas et Bernard Soucy

320 pages - couverture rigide
ISBN 2-89381-053-5

34,95\$

«On pourrait s'amuser longtemps avec les mots, en puisant au hasard dans le tout nouveau *Dictionnaire pratique des expressions québécoises* pour raconter "en français vert et bleu" l'histoire de Baptiste et de Catherine, dans un langage où les mots ont gardé toute la chaleur et la saveur des régions, toute la poésie et la nostalgie des vieux accents de la France d'il y a plus de 300 ans.»

Jean-Claude Rivest
LE SOLEIL

«Un dictionnaire pas comme les autres. Une bonne idée de cadeau.»

Jean-Pierre Trudel
JOURNAL DE MONTREAL

«Les 10 000 expressions qui contiennent ce dictionnaire fournissent une certaine couleur locale et peuvent aider le non-initié à se dépêtrer dans nos particularismes.»

Clement Trudel
LE DEVOIR

«De "fier pet"... à "fait à l'os"! Il n'existe guère de limite à l'imaginaire populaire pour exprimer les choses de la vie. Les auteurs du dictionnaire ont privilégié la recension à la censure.»

Rudy Le Cours
LA PRESSE

«Voilà indéniablement un bon guide pour tout esprit chercheur et surtout pour le touriste avide d'entendre les échos du Québec.»

Philip Wickham
CONTINUUM

«Les auteurs ont fait preuve d'un esprit vraiment pratique et sont parvenus à formuler des définitions claires et précises, réussissant un exercice de synthèse extrêmement rigoureux.»

Jean-François Croteau
LE CANADA FRANÇAIS

Les livres des Éditions LOGIQUES sont en vente dans toutes les librairies.

Les Éditions LOGIQUES
C.P. 10, succ. D, Montréal Q.
H3K 3J9
Tel: (514) 933-2225
Fax: (514) 933-2182

Impressionnisme

LES INCONNUS DU JARDIN

Nicole Houde
La pleine lune
1991, 160 pages

Louis Cornellier

LA FRÉQUENTATION assidue des récentes parutions littéraires québécoises permet d'identifier différentes tendances récurrentes qui annoncent peut-être un changement de cap dans notre univers romanesque. Une de ces tendances, essentiellement rencontrée, fait remarquer, chez des femmes, est celle qui consiste à donner la priorité absolue à la création d'atmosphères au détriment d'intrigues claires et chronologiques.

En effet, certains livres dont j'ai déjà parlé ici comme *Le bruit des choses vivantes* d'Élise Turcotte, *Que ferons-nous de nos corps étrangers?* de Danielle Roger et *Les longs détours* de Mireille Cliche proposent un art narratif où la suggestion l'emporte sur le développement d'actions précises. Impressionnistes, ces romans et récits baignent dans des climats vaporeux desquels se dégage une beauté ultime que les mots ont pour projet de rendre.

Roman-fable de la folie pure qui entretient depuis toujours, les intéressés le savent, des liens étroits avec l'éternité. *Les inconnus du jardin* de Nicole Houde vient s'ajouter à

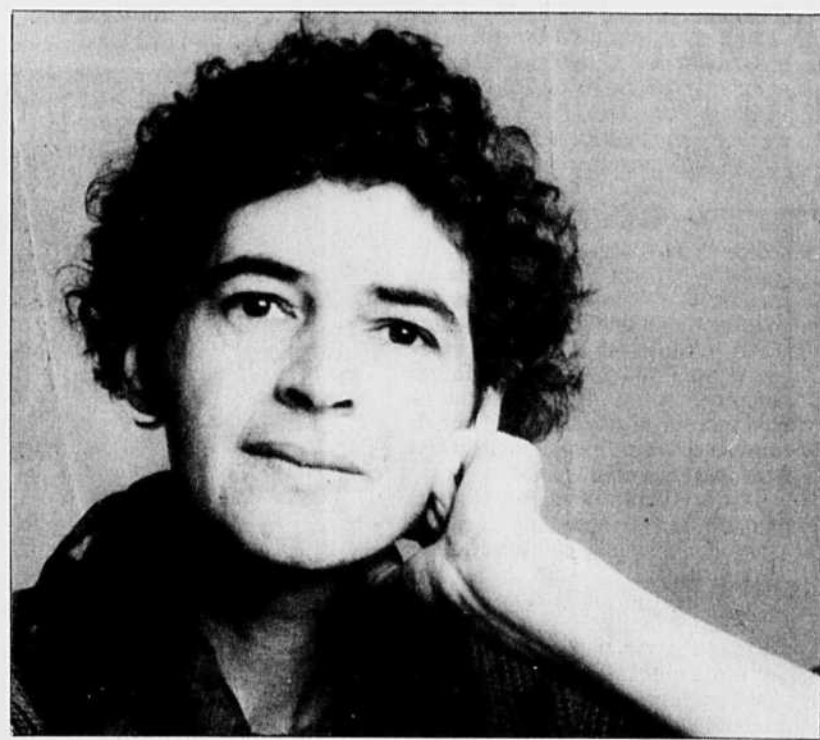


PHOTO JOSÉE LAMBERT

Nicole Houde

ce courant en formation. Vif même si empreint d'une mélancolie qui paraît infinie, ce roman agit tel un baume sur les plaies que lui-même enflamme.

Les deux personnages principaux du livre, Gilles et Diane, entretiennent un rapport totalement illuminé avec la flore du Jardin botanique de

Montréal. Ils s'y sont rencontrés par hasard et, depuis lors, leur amour orageux éclate et se refait à l'ombre des jardins de la rue Sherbrooke. S'étant liés d'amitié avec une bande de dévils profonds semblables à eux, plutôt désaxés aussi, ils partent ensemble à la découverte du sens de la vie qu'ils croient tapi, c'est la vieille

qui leur a dit, au creux des mains et dans les plantes.

Autour des thèmes de la mort et de l'amour, Nicole Houde signe ici une forte évocation de la dérive inhérente à toute vie humaine. L'indescriptible beauté des mots est mise au service d'une puissante imagination qui, sous le voile du délire, découvre des valses harmonieuses, des cathédrales éphémères, des fillettes dans le ciel et des déserts dans le cœur. L'impossible ouverture à l'autre, le malentendu de fond qui s'abat depuis la nuit des temps sur les rapports humains trouvent là, transposés dans un style qui exalte l'attrait du drame, leur façon de se dire : « La mort, c'est comme ça, une femme incapable de répondre à un homme incliné au-dessus d'elle. Un homme seul s'allonge sur sa femme prairie, sur sa femme neige, sur sa femme épinette. Elle était tout pour lui, elle était toute sa vie ».

Mais, parce que la vie exige sa part d'espérance, la quête éfrénée d'un corps accueillant s'avoue avec une intensité rare : « Des bancs de neige, des bancs de cristal déglèlent sur la poitrine et sur les hanches de Diane; il penche la tête au-dessus de la vie qui est comme ça, une foule de mouettes, une foule de violons, une foule qui valse sur la mer; il enfonce sa langue dans la vie qui est comme ça, de la soie, de l'eau furieuse, des iris se balançant sur une corde tendue avec des noms d'étrangers. Le flot des mots. Le flot d'amour. Il va devenir fou. Mais il devient bientôt

un frisson, un papillon, une écharpe, des gouttes de pluie qui râlent sur ses lèvres. Partout elle a lieu, sa femme falaise et vertige ». A lire cette somptueuse évocation, on saisit mieux la présence envahissante de la figure de Mozart qui traverse le livre.

J'ai pourtant des réserves. Les lecteurs trouveront peut-être déplacée mon insistance, mais je ne parviens pas à m'accommoder du ton sur-poétique de ces romans qui s'engloutissent sous une densité multisémantique un peu affectée. On me pardonnera donc, en terminant, de reciter un extrait d'un pamphlet de Gombrowicz qui a pour but de mettre en garde les esprits trop purs : « Non que je sois ignorant des choses de l'art et que la sensibilité poétique me fasse défaut. Lorsque la poésie apparaît mêlée à d'autres éléments, plus crus et plus prosaïques, comme dans les drames de Shakespeare, les livres de Dostoïevski de Pascal ou tout simplement dans le crépuscule quotidien, je frissonne comme n'importe quel mortel. (...) Lorsqu'un homme s'exprime avec naturel, c'est-à-dire en prose, son langage embrasse une gamme infinie d'éléments qui reflètent sa nature toute entière; mais il y a les poètes qui cherchent à éliminer graduellement du langage humain tout élément a-poétique, qui veulent changer au lieu de parler, qui se convertissent en bardes et en jongleurs, sacrifiant exclusivement au chant ». (*Contre les poètes*, éd. Complexe). À suivre.

L'une baise l'autre pas

... ET ME VOICI TOUTE NUE DEVANT VOUS

Marie Dumais
Stanké, 1992, 142 pages
Francine Bordeleau

EN COUVERTURE, une bien charmante anatomie féminine. En quatrième de couverture, un extrait torride du roman. De toute évidence, se dit le lecteur alléché, voilà un autre de ces récits érotiques écrits par une femme comme il s'en publie de plus en plus partout dans le monde et au Québec aussi.

Mais il n'y a rien de plus fallacieux que les évidences. Certes, l'héroïne et narratrice de *... Et me voici toute nue devant vous*, qui a du tempérament, baise à qui mieux mieux et veut que ça se sache. Les fantasmes mis en scène par l'auteur ne sont cependant pas très sophistiqués : « Couchée sur l'épais tapis havane, mes seins paresseusement déployés, mes jambes et mes cuisses impudiquement ouvertes, je posai les pieds sur le rebord de la bergère, de chaque côté de Mathieu ». Mais on peut aimer même si l'écriture de madame Dumais est, en matière d'érotisme, parfois maladroite, parfois candide, jamais sulfureuse.

L'auteur aurait pu s'arrêter là, ce qui n'aurait pas été forcément vilain. Elle a cependant voulu faire une vraie histoire, et cette histoire est somnifère à souhait.

Célibataire et sans enfant, notre héroïne est prof d'université et vient d'entamer la quarantaine. Prototypique de la femme libre, donc. Une seule ombre à son bonheur : des affaires de famille mal réglées, avec une sœur aînée pudibonde et banale, avec une mère frustrée qui accomplit son devoir conjugal comme une pénitence, avec un père mort dans des circonstances mystérieuses alors qu'elle était encore enfant. La mère étant elle aussi décédée, seule la sœur Agathe, qu'on imagine aussi avenante que Kathy Bates dans le film *Misery*, connaît les dessous du drame familial.



Ces dessous sordides, Agathe les dévoilera lors d'un ultime huis clos avec la narratrice. Le temps du récit tient d'ailleurs dans ce huis clos puisque la narratrice effectue des retours en arrière au gré de la conversation.

Histoire somnifère et déjà vue : on pourrait ainsi résumer *... Et me voici toute nue devant vous*. Les passages érotiques ? Des digressions pour nous faire avaler une intrigue intéressante (à moins que l'intrigue ne veuille justifier les passages érotiques, ce qui n'est pas très brillant). Ce livre au psychologisme primaire repose en outre sur une prémisse illogique : comment peut-on en effet être libre et être mal dans sa peau à cause de cette liberté ? On ne peut pas. À oublier.

Saviez-vous que ces poètes sont Ontariens ?

René Dionne
Anthologie de la poésie franco-ontarienne
PRISE DE PAROLE
chez votre libraire

L'HIVER DU CHINOIS

Marcel Moussette
XYZ, 1991, 114 pages
Louis Cornellier

LA BANDE publicitaire qui entoure le second roman de l'archéologue Marcel Moussette attire l'attention grâce à son exotisme étrangement familier. En écho au titre contrasté du livre, *L'hiver du Chinois*, elle vient surenchérir l'illusion de dépaysement en offrant un mélange habilement concocté où le mystérieux parasite le déjà vu : *Le Survenant aux yeux bridés*. La quatrième de couverture pousse l'audace à sa limite en annonçant « la chronique d'un village » qui aurait vu son équilibre rompu à la suite de la venue d'un étranger. L'éditeur a tellement insisté que le lecteur en est maintenant convaincu, voilà donc un nouveau « Survenant ». Mais cette fois-ci, ses yeux sont bridés.

L'analogie ne résiste toutefois pas à l'épreuve de la lecture. Un Chinois laveur de linge sale vient fouler le bordel dans un petit village paisible du Québec. Sa buanderie bientôt transformée en repère d'opiomanes sera le lieu d'une tragédie locale dont quelques fils du village feront les frais. Aussitôt pointé du doigt et devenu bouc émissaire d'un milieu fermé en proie à l'érosion, le Chinois

Never Mind

Marcel Moussette

L'hiver du Chinois

roman

XYZ

romans/novels

prendra la fuite avant l'heure du sacage. Or, le mal est fait.

Quelques années plus tard, le fils d'un des témoins immédiats de cette aventure, Jack Rouleau, narrateur de *L'hiver du Chinois*, retourne dans son village et tente de reconstituer le puzzle. Son enquête, très mal accueillie dans le patelin demeuré paranoïaque depuis le drame, constitue l'essentiel de ce livre terne qui n'arrive jamais à lever.

Le thème de l'étranger surgit de nulle part et qui vient saper la jous-

sance d'un petit univers frileux mais peinarde contient pourtant une puissance d'évocation presque inépuisable, surtout en cette époque où les nationalismes exacerbés reprennent le devant de la scène un peu partout dans le monde aux endroits où les supports d'identité collective ont été pendant longtemps occultés, entraînant avec eux la déroute des imaginaires nationaux.

Un seul passage de *L'hiver du Chinois* va dans cette direction : « Avant, le mal, on se le faisait entre nous. On se persécutait les uns les autres et ça faisait partie de l'ordre des choses. On continue toujours à agir de même, mais en plus, maintenant on est atteint par le mal des autres ». Furtivement frolée, cette thématique est trop vite abandonnée. Ce qui l'encadre, une investigation d'allure policière sans objectif véritable, finit par l'étouffer.

Le résultat final prend donc la figure d'une histoire plutôt quelconque qui se plante de réduire l'essentiel au rôle de phénomène secondaire. Le chapitre 6 qui relate l'histoire d'amour du Chinois et d'une villageoise nommée Janine comporte malgré tout de belles pages, mais l'ensemble remet malheureusement à plat ce bref envol. Never Mind !

LECTRICE À DOMICILE

"LIRE EN ÉCOUTANT"

Lecture à domicile, en institution ou pour de petits groupes, d'oeuvres classiques ou contemporaines, de poèmes, de revues ou de journaux.



Un cadeau unique à celles et ceux de vos proches, qui souhaiteraient pouvoir lire avec les yeux d'une autre et échanger de belles pensées sur des intérêts communs.

CATHERINE ARNOULT

LECTRICE (514) 942-1389

(Montréal et les environs - en français seulement)

LIBRAIRIE HERMÈS

ses libraires
ses rencontres
ses heures

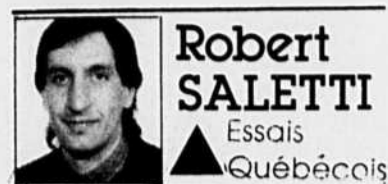
de 9h à 22h
362 jours par année

1120, av. Laurier ouest
outremont, montréal
tél.: 274-3669

LE DEVOIR
Service de Publicité
842-9645

Livres le plaisir des

Campobasso, P.Q.



Robert SALETTI
Essais
Québécois

PAR MONTS ET PAR VAUX

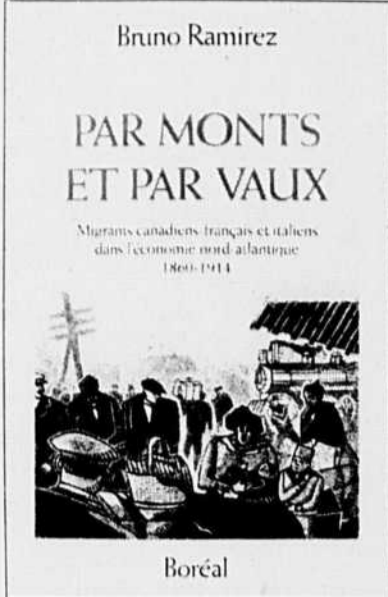
Migrants canadiens-français et italiens dans l'économie nord-atlantique, 1860-1914
Bruno Ramirez, Boréal

QUAND, à l'été 1954, mes parents accostèrent à Québec, en route vers Montréal, avec 500 \$ dans leurs poches et un poupon de 10 mois dans leur bras, les nuages gris se mêlaient au ciel bleu dans un mélange indistinct d'espoir et de peur. Je n'ai aucun souvenir de ce jour où un océan fut effacé et un passé jeté par-dessus bord.

Tout ce dont je me souviens, c'est que tout jeune je voyais rarement mon père qui, pour joindre les deux bouts, avait trouvé deux emplois aux deux bouts de la ville. À sa mort, 34 ans et un mois après son arrivée, je ne savais toujours pas quels avaient été les motifs qui l'avaient poussé à tenter sa chance en Amérique en provenance de Cremona, et après quelques années dans la Suisse xénophobe d'après-guerre.

Attirat du nouveau monde, rejet familial, changement d'air politique, quête de sécurité financière, fuite en avant, faim de l'aventure, l'a-t-il déjà su lui-même ? L'immigration a ses raisons que la raison ne comprend pas facilement.

L'histoire racontée par Bruno Ramirez est celle des immigrants d'une autre époque, qui va de la fin du XIXe siècle jusqu'à la première Grande Guerre. C'est l'histoire de deux peuples meurtris de l'intérieur,



Bruno Ramirez

PAR MONTS ET PAR VAUX

Migrants canadiens-français et italiens dans l'économie nord-atlantique 1860-1914



Boréal

bien que pour des causes différentes. C'est l'histoire d'une même classe rurale déchirée entre la pauvreté et l'exil. L'histoire de l'exode des Canadiens-français vers la Nouvelle-Angleterre, que redouble celle des habitants de la Molise et de la Campagne méridionale vers l'Amérique (et parfois Montréal). Une histoire ancienne et sans éclats particuliers que l'historien Ramirez, spécialiste du mouvement ouvrier et de l'immigration, se charge de sortir de l'oubli dans lequel des décennies d'assimilation ou d'adaptation (c'est selon) et les progrès matériels de la société nord-américaine l'avaient plongé. En ce temps-là, les immigrants faisaient de l'air, pas des vagues.

La thèse de Ramirez, qui a déjà écrit un livre sur *Les premiers Italiens de Montréal* (et qui a participé à la réalisation du film

Caffè Italia), soutient que le Québec rural et le sud de l'Italie ont fourni au capitalisme industriel nord-américain une partie cruciale de sa main-d'oeuvre. Étudiant les deux plus forts mouvements de ce qu'il appelle les « circuits migratoires de l'Atlantique Nord », l'auteur révèle ainsi les destins étrangement parallèles des agriculteurs québécois et des paysans italiens. C'était avant bien sûr que l'attention et l'influence se déplacent du côté du Pacifique, de la Californie et de l'Asie du Sud-est, avant que le secteur des services ordonne la grande industrie et les ordinateurs de Palo Alto, les filatures de Woonsocket au Rhode-Island.

Dans une forme hybride qui doit autant à l'analyse théorique du phénomène migratoire dans son ensemble qu'au récit des déplacements des immigrants — que l'auteur reconstruit à partir des témoignages des principaux intéressés quand ils sont disponibles et des registres municipaux de l'époque —, *Par monts et par vaux* montre que rien n'était simple quand on prenait la décision de partir et que cette décision était toujours révoquable. Pour plusieurs, sinon la plupart, l'idée première était de ramasser un peu d'argent en exil et de retourner dans leur coin de pays s'acheter le lopin de terre dont ils avaient rêvé, à contre-courant des tendances économiques qui reléguaient l'agriculture à un rôle plus que subalterne. Certains Canadiens-français ou Italiens, sont d'ailleurs revenus, pour parfois repartir encore, entraînant bouleversements familiaux et démographiques. Des *paesani* de Campobasso, par exemple, qui ne s'étaient jamais rendus à Rome ou à Florence, purent traverser

l'Atlantique jusqu'à cinq ou six fois.

Aussi, l'intérêt de *Par monts et par vaux* tient à ce que le phénomène migratoire y est interprété en fonction de la dynamique qui unit, par immigrants interposés, une société souche et une société d'accueil, entre lesquelles se partagent infailliblement le passé et les rêves de ceux qui quittent. Pour qui en douterait encore, l'immigration ne dépend pas seulement de considérations monétaires. Le déterminisme marxiste ne prévaut plus, là comme ailleurs, même si certaines tonalités du discours du professeur laissent percer son affection profonde pour la classe ouvrière.

Comme le Québec a été en même temps une société souche pour ceux des siens qui vécurent l'exode et une société d'accueil pour les Italiens qui s'y installèrent, la lecture de l'ouvrage de Ramirez présente une curiosité supplémentaire. À l'heure de la Distinction nationale, l'immigration fait réfléchir. Partir et accueillir, quitter et s'unir, voilà l'impensable défi d'une société qui tarde encore à se donner un nom propre. Mais des centaines de milliers d'immigrants en témoignent, qui laisseront tomber ici et là un « o » ou un « i » ou qui angliciseront la prononciation de leur nom, l'identité est plus complexe qu'une appellation.

J'oubliais de dire que *Par monts et par vaux* est la traduction (par Christiane Teasdale) d'une version originale anglaise qui vient également de paraître. Une fois n'est pas coutume de chroniqueur. Mais la nature de l'ouvrage de Ramirez justifiait cet « accroc ». À la mémoire de mon père qui, à sa façon, fut ma souche et mon accueil.

Les années Gorbatchev

DÉSUNION SOVIÉTIQUE

Hedrick Smith
Belfond, 1991

François Brousseau

HEDRICK SMITH, le grand reporter de la télévision américaine et du *New York Times*, *rides again*. L'auteur de ce nouveau livre sur l'ex-URSS, une admirable fresque des années Gorbatchev, nous avait déjà donné, il y a 15 ans, un classique intitulé *Les Russes* : somme qui reste l'un des ouvrages de référence sur une société aujourd'hui disparue. Un monde — le monde soviétique — que nous, Occidentaux, et « eux » aussi, les premiers intéressés, croyions tous immuable.

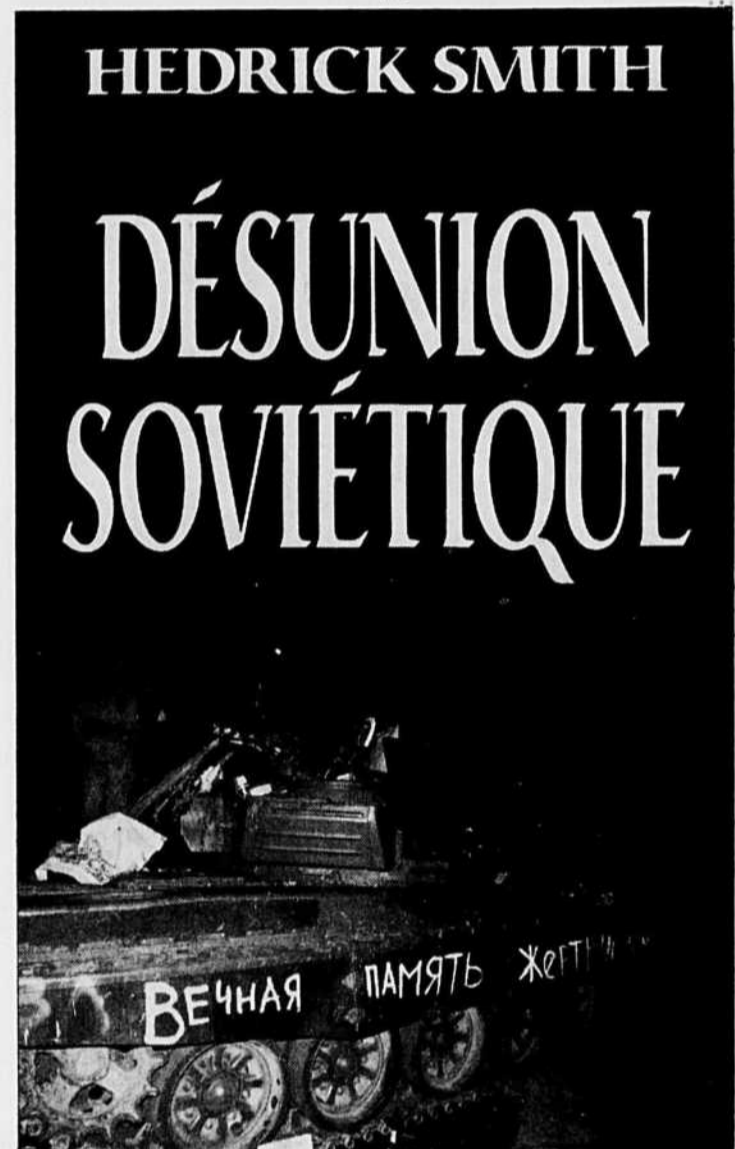
Les profanes n'étaient pas les seuls à partager cette croyance érigée en dogme, comme le montrent les premiers mots, pleins d'humilité, de l'introduction de Smith : « Lorsque je quittai la Russie en décembre 1974, après avoir passé trois ans comme chef du bureau du *New York Times* à Moscou, j'étais persuadé que ce vaste pays et son peuple ne changeraient jamais. » Un peu plus loin, il raconte son retour, des années plus tard : « Ce voyage en Russie en 1988 était ma première visite à Moscou depuis 14 ans et l'effervescence qui régnait autour de moi me stupéfia. »

Le titre anglais du livre — *The New Russians* — illustre mieux que sa traduction plus ou moins heureuse

débats initiaux que l'homme de la *perestroïka* lança comme un pavé dans la mare stagnante du néo-stalinisme, on se surprit à trouver bien timides ces premières « audaces » qui, pourtant, nous éberluèrent alors : mesure immanquable du chemin parcouru.

Et néanmoins, Hedrick Smith, revenu de sa surprise initiale, explique dans la première partie du volume les profondes racines, le caractère profondément logique et compréhensible, a posteriori, de la révolution que Gorbatchev déclencha en « ouvrant la marmite », panier de crabes qui finit par l'emporter lui-même. De nombreux dissidents, ou mieux « semi-dissidents », agissant aux confins du système, avaient déjà, dès la fin des années 70, dressé un état des lieux et défini les contours de ce qui allait s'appeler — réussite lexicographique mondiale, échec monumental dans la réalité — *perestroïka*, pour reprendre le plus célèbre mot que la langue russe aura donné à la culture universelle.

Le cri d'alarme de Gorbatchev lors de son arrivée — « Ça ne peut plus continuer comme ça ! — était déjà tout contenu dans ces documents, longtemps restés secrets, qu'Hedrick Smith met au jour sous nos yeux fascinés. Les rapports confidentiels comme ceux, hallucinants de prescience, de la sociologue Tatiana Zaslavskaja, ne sont qu'une partie de ces textes précurseurs de la *perestroïka* dont l'auteur nous fait part.



HEDRICK SMITH
DÉSUNION SOVIÉTIQUE

(*Désunion soviétique*, ce dernier mot faisant désormais terriblement « vieux ») la continuité dans la démarche de l'auteur. Sous nos yeux, Smith redécouvrait littéralement, souvent en allant retrouver ses vieux amis et ses vieux contacts des années 70, un pays-continent transformé, méconnaissable, labouré par des forces titanesques.

Tout le livre est un monumental reportage de quelque 700 pages, dans la meilleure tradition du journalisme américain. Il est basé sur une série de séjours prolongés en Russie et dans les autres Républiques de l'ex-Union, échelonnés sur la période 1988-90. La myriade de références et de renvois (non indispensables à la lecture, et intelligemment rassemblées à la fin du livre) témoigne par ailleurs d'une intense recherche bibliographique. Cela fait de cet ouvrage — très bien traduit par Roxane Azimi — un véritable *vade-mecum* sur « l'Histoire-se-faisant », dans cette région du monde au cours de la deuxième moitié des années 80.

La version anglaise, parue en 1990, ne pouvait évidemment pas inclure les péripéties de l'été 1991, mais dans la présente version, un chapitre a été ajouté sur l'histoire récente ratée du 19 août. Ce qui nous donne, à quelques mois près, un panorama presque complet des années Gorbatchev. Vu de 1992, 1985 — l'année-charnière où Gorbatchev fait irruption à la « une » de l'actualité mondiale — apparaît presque comme de la pré-histoire. En lisant cette relation des

Thématique plus que chronologique, la division de l'ouvrage en six parties (comme « l'Empire en dislocation », avec ses excellents chapitres réalisés aux confins géographiques de l'ex-empire, ou encore « l'Éveil », avec de bouleversantes interviews de victimes du stalinisme qui s'ouvrent la bouche devant l'auteur, après un demi-siècle de silence) permet une lecture aisée, intelligente, et assez libre de s'ordonner comme elle l'entend.

Le chapitre sur les antécédents et la montée de Gorbatchev est peut-être un rien apologétique; toujours est-il que dans sa ville de la Russie profonde — Stavropol — où il oeuvra longtemps, et où Smith est retourné enquêter, on découvre un Gorbatchev étonnamment... *glasnost* avant-la-lettre !

Certains regretteront peut-être, chez Smith, l'absence de développements analytiques ou idéologiques poussés, d'hypothèses audacieuses « à la française ». Mais c'est justement le grand avantage de ce livre que de nous reposer un peu de ce genre, de nous proposer un grand reportage factuel, avec quelques éléments de réflexion certes, en bref un excellent exemple de l'approche américaine, *matter-of-fact*. Bien que minutieux et précis, le résultat n'est pas froid pour autant, et transparaît presque à chaque ligne l'amour de l'auteur pour son sujet, pour le peuple russe... et ses anciens « peuples-frères ».

◆ **Greene**

ment chroniqueur. Bref, cette cour, grâce au travail très détaillé de Sherry, peut être qualifiée en un mot : Abnégation. Pour arriver à ses fins, pour marier Vivien, Greene constamment cédera du terrain. Dans sa correspondance, il évoquera même la possibilité d'un mariage blanc.

Au fil des pages et des chapitres, Sherry, avec une somme incroyable de témoignages forts précis, nous dévoile un homme qui administre ses opérations quotidiennes, qui modifie ses pensées, qui change de certitudes en fonction des rapports, des relations qu'il entretient avec Vivien qui, elle, avait le don de rester sur son quant-à-soi jusqu'à ce qu'il décide, sans même qu'elle lui en ait fait la demande, de se convertir au catholicisme.

Page 252 : « Je reconnais que l'idée (la conversion) m'est venue à cause de toi. J'ai néanmoins la certitude que je veux être catholique maintenant, même un peu à par toi. Je désire terriblement fort quelque chose de bien, de solide et de certain, quel qu'en soit l'inconfort, à quoi me raccrocher dans le flux général ». Le 27 février 1926, il est baptisé. Greene, note Norman Sherry, « n'avait guère alors l'esprit démocratique; il avait toutes les peines du monde à communiquer avec l'homme de la rue ». En octobre 1927, l'un se marie à l'autre et inversement.

Les épisodes « Vivien » mis à part, Sherry, quand on a écrit plus de 700 pages c'est une lapalissade, dévoile une foule de faits sur les parents de Greene, sa jeunesse, son admiration pour Joseph Conrad, ses débuts dans le journalisme, un métier qui aura une importance capitale sur son oeuvre, ainsi que son éloge de la... déloyauté ! Et oui ! Du « déloyalisme », Greene était un ardent défenseur.

Des années, bien des années après nous avoir raconté ces histoires d'ambulances ensanglantées au Vietnam, à Cuba, en Sierra Leone et ailleurs, Greene, invité à faire l'éloge de Shakespeare par l'Université de Hambourg, aura dévoilé l'un des ressorts essentiels de son oeuvre en ayant fait l'éloge du « déloyalisme » de Robert Southwell, poète contemporain du grand William qui fut décapité, pour mieux pourfendre le loyalisme de Shakespeare.

De cet éloge, voici le principal extrait : « Le loyalisme vous confine dans des opinions admises; le loyalisme vous interdit de comprendre avec bienveillance les dissidents parmi vos semblables; mais le non-loyalisme vous incite à vagabonder à travers n'importe quel esprit humain ».

En novembre 1978, l'excellent critique Robert Lout, pour les besoins d'un numéro spécial de *Le Magazine Littéraire* avait consacré à Graham Greene, fit observer : « Dès les premières pages, il fait naître une qualité d'attention que peu de ro-

manciers peuvent se flatter d'avoir su obtenir ». Ce que Lout observa à l'égard de Greene, cette fameuse qualité d'attention, s'applique à Norman Sherry.

◆ **Créoles**

à l'extérieur du pays ne conditionne pas votre écriture et ne vous force pas à vous adapter à des attentes différentes du public ?

« C'est une dérive qui est très dangereuse. Que nous le voulions ou non, nous dépendons des éditeurs français. Ces éditeurs, quand ils reçoivent nos ouvrages, ne comprennent pas tout et demandent souvent d'éclaircir ce qui pour un lecteur antillais est clair. Ce danger est concret, que nous fabriquions une littérature pour l'ailleurs. Nous résistons avec les moyens que nous pouvons. Nous refusons. Ceux qui ont du talent vont s'en sortir mais la plupart des auteurs moyens risquent de tomber dans un néo-exotisme ».

Et Confiant de préciser qu'il utilise le mot dans le sens traditionnel du terme et non selon la définition donnée par Ségala. « Je crois qu'il y a un regard que l'on peut porter sur l'autre, ajoute-t-il, qui ne soit ni paternaliste, ni forcément explicatif. Je crois que, pour admettre l'autre, on n'a pas forcément besoin de le comprendre. Toute la tradition philosophique occidentale — et même islamique, c'est ce qui explique son intolérance — suppose que, pour admettre l'autre, il faut tout comprendre de lui. Nous, nous disons que l'on peut admettre avec une certaine opacité. Cette opacité peut être appelée l'exotisme, si l'on veut ».

Lettres créoles, l'ouvrage signé Chamoiseau et Confiant, rend compte admirablement de ces tracées qui témoignent non pas d'une Histoire mais des histoires de ce qu'on nommait auparavant « littérature négro-africaine, littérature des îles, littérature noire d'expression française, littérature afro-antillaise ». Tracées, c'est-à-dire ces infinies petites sentes qui se déplient à côté des routes coloniales « dont l'intention se projette tout droit, à quelque utilité prédatrice ». Ces tracées remontent aux récits des origines, gravés pour l'éternité dans les roches de la forêt de Montravail, à Sainte-Luce, aux livres de compte des colons et aux récits des voyageurs et se poursuivent à travers le cri indistinct de la cale négrière jusqu'à l'apparition du conteur créole, ce Paroleur qui utilise son art « comme masque et didactique » à l'intérieur du système des plantations.

Ces tracées sont aussi celles des Indiens-Koulis, des Chinois et Syriens, des Syro-Libanais qui, en Guyane, en Martinique ou ailleurs, participent de la créolisation antillaise, « précipitation anthropologique illimitée, contrastant ainsi avec le caractère très limité de l'espace géographique dans lequel elle se meut ». Tous adoptent la langue

créole, « qui surgit avec la conscience plus ou moins claire de l'existence de toutes les langues du monde ».

Avec la fin du système de plantation, diverses ruptures se produisent et la nécessité de « se débrouiller en ville » oblige à devenir français. C'est dans ce contexte que se développe l'écriture qui, dans ses débuts, rend compte d'un exode de soi et d'un mimétisme qu'on a appelé le bovarysme littéraire. Puis, les mouvements se succèdent, des doudeuistes aux Académiciens (Académie créole antillaise fondée en Guadeloupe), accompagnés de quelques tentatives d'écriture en créole.

En 1932, paraît *Légitime Défense*, le manifeste qui « prépare l'avènement d'une formidable tracée littéraire, celle du retour au grand cri de la cale : la Négritude ». À partir de ce jalon, Chamoiseau et Confiant s'intéressent davantage aux parcours des grandes oeuvres qui ont marqué la littérature antillaise. Celle de Césaire d'abord, à qui ils rendent hommage parce que, se reliant au cri de la cale, il *brise le tabou*. Cependant, ils attendent de pouvoir lire Césaire « sans chasser les lunettes de la Négritude » et « dans une plénitude intérieure et créole ».

Celle des Haïtiens Roumain et Alexis, des Guadeloupéennes Condé et Scharz-Bart, des Martiniquais Tardou, Zobel et Placol (mort récemment) dont on dit qu'il est un écrivain charnière « à cause de cette finesse d'écriture qui explore l'intérieur, qui doute, qui s'interroge à la frange d'une lucidité un peu désespérée ». Saint-John Perse et Salvat Etchard, nés français, sont présentés comme faisant partie des *tracées* à côté de Moryse-Leroy et Frankétienne, Haïtiens écrivant en créole. En fin d'itinéraire, on décrit avec une grande ferveur l'oeuvre d'Édouard Glissant, ce « Marqueur des échos-Monde », dont la pensée sous-tend l'ensemble des perspectives du livre.

On pourra évidemment reprocher aux auteurs l'oubli de tel ou tel nom d'écrivains ou l'importance relative accordée aux uns et aux autres. On ne pourra toutefois trouver de manière plus stimulante et plus originale de faire l'histoire littéraire. Car, à travers ces tracées, ce que nous lisons, c'est une interrogation sur la littérature et le statut de la parole et des langues. Je retiens tout particulièrement ces pages où il est question du rôle et de la fonction du conteur créole dont le projet est « d'obscurcir en révélant, d'informer et de former dans le mystère du verbe et l'hyponose de la voix ».

Gardien des mémoires, il doit à la fois distraire et « verbaliser la résistance ». À un moment donné de l'histoire, le conteur problématise son rapport à la langue française. Et les auteurs d'ajouter : « Les écrivains qui par la suite perdront ce rapport problématique à la langue française resteront toujours comme en surface ou à côté d'eux-mêmes. » À pro-

pos de la littérature en créole, à laquelle on accorde la plus grande importance — Confiant étant lui-même un auteur dont une partie de l'oeuvre a été publiée en créole —, on se garde bien de tout fétichisme car « trop nombreux furent ceux qui lui attribuèrent le magique pouvoir de combler les ruptures qui mènent à la vraie parole antillaise ».

Patrick Chamoiseau, à qui je demandais en entrevue s'il y avait d'après lui un avenir de la littérature en langue créole, répondait : « Je crois que l'utilisation de la langue française qui transporte l'esprit créole prépare l'avènement du créole. L'épanouissement de la langue créole passe par une acceptation de la culture créole, de sa philosophie, de sa conception. » Quant à la situation présente de la littérature antillaise et à son développement futur, il les perçoit ainsi : « L'utopie, ce serait une littérature qui fonctionnerait à l'intérieur du pays. Je pense à Amado qui est connu de chacun à l'intérieur de son propre pays. Je crois à l'appropriation collective d'une littérature. Il faut que nous puissions disposer d'une littérature qui circule entre nous. Cette littérature sera informée de l'existence de toutes les langues et essaiera de transmettre le tremblement général du monde dans son écriture particulière ».

L'important pour l'écrivain, maintenant, est de pratiquer l'inventaire d'une problématique globale. « La littérature qui se fait ici, dit Chamoiseau, est encore une littérature contrainte. Je ne me sens pas libre d'écrire un roman d'amour léger ou un roman policier, car je serais en dehors des zones sensibles de ma collectivité, je ferais une oeuvre qui n'aurait pas de pertinence intérieure. Il est très difficile de faire une littérature pertinente avec des sujets qui ne permettent pas une interrogation profonde sur certains points. Écrire une histoire d'amour supposerait de repérer ce qu'il y a dans l'amour de problématique ici ».

« Il faut que notre écriture témoigne d'une réalité. Si on écrit en dehors de sa douleur, on n'écrit rien. Il faut témoigner de cette partie de la condition humaine. J'ai l'impression que nous préparons une littérature beaucoup plus libre, parce qu'elle sera consciente et qu'elle aura repéré ces zones conflictuelles, ces lieux de frottement, de douleur et qu'elle pourra s'en détacher. Alors que nous, nous sommes encore en train de les répertorier. C'est en cela que nous sommes contraints. C'est en cela que nous sommes dans une situation de pré-littérature ».

Par les questions qu'il soulève aussi bien que par les tracées qu'il inventorie, cet ouvrage s'avère d'une lecture indispensable à tous ceux qu'intéresse la littérature dans ce qu'elle représente de pensée chercheuse. Et longue vie à cette collection. Brèves littéraires, dont l'originalité et la pertinence ne sont plus à démontrer.

MASSEAU • SÉGUIN

Le guide express DES VINS 1992

208 pages 17,95 \$

ÉDITEUR, C.P. 5247, SUCC. C, MONTRÉAL QC H2X 3M4

Noël Masseau et Pierre Séguin, avantageusement connus des amateurs de vins, animent le *Centre de dégustation des vins du Québec* et signent, hebdomadairement, la chronique des vins dans *LE DEVOIR*. Ces deux activités leur donnent la chance de déguster quelque 1 500 vins annuellement.

Afin de faire profiter les lecteurs des meilleurs rapports qualité-prix, ils nous proposent ce guide dans lequel sont répertoriés les 175 meilleurs achats de l'année y compris 75 bouteilles à moins de 15 \$.

Pour l'amateur de vins qui veut aller droit au but — et avoir le plaisir de consulter un livre luxueux, illustré et facile à emporter.

en vente chez votre libraire

L le plaisir des
Livres

Ce que voit la nuit

Jean-Pierre ISSENHUTH

▲ Poésies

NOSTALGIE DE LA MORT

Xavier Villaurrutia
José Corti, 1991

J'IGNORAI jusqu'au nom du Mexicain Villaurrutia (1903-1950) avant de tomber sur *Nostalgie de la mort* au dernier Salon du livre de Montréal. Me voilà aussitôt arrêté par la préface d'Octavio Paz : « Sa poésie est une poésie solitaire et pour solitaires, qui ne cherche pas la complicité des passions qui aujourd'hui pèsent sur les esprits : la politique, le patriotisme, les idéologies (...) Même l'érotisme, le grand fétiche de notre siècle frigide et cruel, apparaît dans ses poèmes comme une passion secrète dont les attributs les plus visibles sont la colère, la sécheresse, l'impuissance, l'aridité. Rien, dans cette poésie, qui puisse attirer des lecteurs qui, comme la majorité de nos contemporains, réduisent la vie, sans exclure celle des instincts et du sexe, à des catégories idéologiques. La poésie de Villaurrutia n'est pas antisociale, mais asociale ».

Nostalgie de la mort est une anthologie : 120 pages de poèmes en français et en espagnol, traduits par Jacques Ancet, tirés d'une oeuvre complète de 1000 pages. Villaurrutia, dit Paz, est connu pour une vingtaine de poèmes, et « c'est beaucoup ». Comme il a raison ! Nerval n'est pas un grand poète pour plus de papier. On peut se réciter longtemps

Fantaisie et Le ballet des heures, rien d'autre, et s'en trouver content. Comme une aiguille aimantée, la poésie de Villaurrutia revient sans

cesse à la position Nuit, à la « toute présence du rien », direction qui me paraît bien résumée par *Nocturne seul* : Solitude, désœuvrement, / silence inutile et profond, / ombre liquide où je m'enfonce, / pensée perdue dans son néant. / Et plus rien, pas même l'accent / d'une voix muette, indicible / pour accéder à l'impossible / pays d'une mer infinie / et illuminer de son cri / ce très lent naufrage invisible.

Le monde et la vie éprouvés dans cette chute libre, dans le parachute d'aucun savoir, sont tout à fait déroutants. Plus rien ne peut être arrêté, simplifié, caricaturé par la pensée, qui est perdue. Il ne reste qu'une complexité tourbillonnante et irréductible, en constante métamorphose : *Courir vers la statue, ne trouver que le cri, / vouloir toucher le cri, ne trouver que l'écho, / vouloir saisir l'écho et rencontrer le mur / et courir vers le mur et toucher un miroir. / Trouver dans le miroir la statue égarée, / la sortir du sang de son ombre, / l'habiller en un clin d'oeil, / la caresser comme une soeur inattendue, / jouer avec les jets de ses doigts, / venir à son oreille cent fois cent fois / et l'entendre qui dit : « Je meurs de sommeil ».*

En poésie, tout le monde peut repérer l'effet et le refus de l'effet, mais le point d'équilibre entre les deux, où est-ce ? C'est là qu'est Villaurrutia, il me semble, dans un no man's land plus imaginable que visible ou pensable. Était-il un styliste, un de ces fous à colonnes, changé en papier mâché par les intempéries ? Non, ce serait trop voyant. Alors, disons un naufragé sur un radeau, dérivant on ne sait où. Mieux : une sentinelle qu'on a oublié de relever, et sur qui la pluie coule et la neige s'empile. Les paupières fermées par la neige, elle est tout à fait inutile. Sous la carapace impalpable, elle respire et son

souffle dit : *Nocturne mer amère / qui humecte ma langue de sa lente salive, / qui fait pousser mes ongles par la force / de sa marée obscure, / Mon oreille suit sa rumeur secrète, / j'entends croître ses roches et ses plantes / qui sans cesse étirent ses lèvres doigts. / En moi je la porte comme un remords, / péché d'un autre, rêve mystérieux, / je la berce et l'endors, / je la cache, la soigne et garde son secret.*

Les poèmes de Villaurrutia insistent et pénètrent par fréquentation prolongée, comme une pluie fine. On peut imaginer, en poésie, des instantanés qui résultent d'un coup d'oeil. J'entrevois plutôt ici un temps de pose interminable, un bain si long qu'on s'y liquéfie, une cause poétique de même longueur que l'effet d'infiltration lente. La fréquentation de ce bain équivaut véritablement au passage dans un autre monde, dont la poésie parle souvent et qu'elle effectue rarement.

J'en sors avec l'idée que composer de la poésie est une activité moins pesante qu'écrire. Ce serait plutôt essayer de noter, sans jamais de succès total, donc sans fin, les lignes d'une figure géométrique mobile, changeante, qui évolue dans l'espace mental, s'éloigne, se rapproche, et reste inépuisable.

« J'ai toujours aimé la poésie difficile, la poésie qui a un secret, dit Paz. Villaurrutia me montra que les secrets, pour en être, doivent être partagés. Partager ce n'est pas divulguer et le lieu véritable de l'art n'est pas l'obscurité mais le clair-obscur. J'ai toujours cru à l'inspiration : Villaurrutia m'a aidé à la distinguer de la facilité et à ne pas la confondre avec le procédé ».

Voilà un bel hommage. Paz ajoute que *Nostalgie de la mort* est un titre aussi mauvais que *Les fleurs du mal*. Le regret d'une chose à venir est pourtant bien dans la logique élargie et étrange du monde de Villaurrutia.

L'autobiographie « glorifiée »



JULIA M. ou LE PREMIER REGARD

Muriel Cerf
Robert Laffont
1991, 354 pages

FRANÇOIS MAURIAC a souvent évoqué, dans ses papiers autobiographiques, « son entrée dans les lettres avec le baiser au front de Maurice Barrès... Muriel Cerf, ou est-ce le fait de son éditeur ?, rappelle qu'André Malraux lui avait rendu un hommage non équivoque : « Vous avez reçu un don des dieux : le talent narratif ».

Indiscutable, ce talent, bien qu'en une douzaine de romans, il a, semble-t-il, d'abord exacerbé un orgueil sans limites : celui d'avoir choisi d'être écrivain, et de n'être que cela, et d'en faire la preuve en étalant complaisamment son moi, en glorifiant sans pudeur son ego.

Lire *Julia M. ou le premier regard* n'est pas une occupation de tout repos. Il y faut du courage, il y faut même un solide estomac. La langue de Muriel Cerf est à son image : personnelle, ô combien !, ensorcelante, parfois, dans ses excès, sens néologismes, mais constamment nourrie d'une aventure amoureuse qui va d'une passion très filiale, pour une grand-mère chérie, à l'amour d'une femme de 35 ans pour une nymphe de 17 ans. Apparaît et disparaît, revient et s'en va, un comédien célèbre, qui joue Don Juan, met en scène *L'Éternel mari*, mais n'offre, hors de la scène, aucune disposition pour la fidélité conjugale.

Autre personnage-clef de ce roman, un peintre, prénommé Kurt, dont les modèles préférés sont, évidemment, l'écrivain Julia M., son amante Natalia, ce qui ne

l'empêchera pas, aux dernières pages, de quitter un monde qui ne reconnaît pas ses oeuvres et des femmes dont la beauté l'enchantait et le désespérait tout ensemble.

On comprendra, par ce qui précède, que j'admire, plus que le talent de cet écrivain, sa constance, la persévérance qu'il faut pour rêver sa vie en la magnifiant dans l'oeuvre littéraire. Muriel Cerf a beaucoup voyagé. Elle a, à 22 ans, écrit *L'Antivoyage*, salué par la critique, nous dit Robert Laffont, son tout nouvel éditeur, puisque les livres précédents ont été édités par le Mercure de France, Stock, Albin Michel — le plus souvent — et même Jean-Claude Lattès. Des livres qui se sont sans aucun doute fort bien vendus, mais qui n'ont jamais — et ce n'est pas un jugement négatif, loin de là — atteint les petites listes des jurys très parisiens des prix littéraires.

Au « premier regard », pour emprunter une partie de son titre à la romancière de *Julia M.*, l'oeuvre de Muriel Cerf, dont je ne connais que le dernier avatar, paraît comblé un très large public, dont on peut résumer qu'il est avant tout féminin. Les pages les plus émouvantes de *Julia M.*, sont consacrées à la mort et à l'enterrement de Mamita, l'aieule bien-aimée que ne cessera de regretter, tout au long de ces 300 pages et plus, une petite-fille, devenue femme, mais non pas mère. Quittant le cimetière, Julia envie pour la première fois les autres femmes de sa famille, dont elle s'est éloignée sans regret, « à cause des nichées de mômes, maintenant que je n'avais plus mamita, j'aurais bien voulu retrouver un vrai bébé à la maison »...

Dans la passion dévorante qui la lie à l'adolescente Natalia se glisse aussi une sorte de sentiment plus maternel que véritablement sensuel. Il est d'ailleurs tout à fait étonnant que le sujet de ce roman, qui ignore tous les tabous, qui s'est écrit visiblement en marge des canons habituels, ne glisse jamais vers l'érotisme pur et dur. On s'aime,

entre femmes, en écoutant *L'Enlèvement au sérail* (son laser, est-il précisé), « car il n'y a guère de



Muriel Cerf

musique de Mozart qui soit plus libre, plus vive, plus enchantée, et que d'écouter *L'Enlèvement au sérail*, c'est ce qu'il faut à quelqu'un qui vient de voir la mort ».

On vide puis on aménage de nouveau — tous les nouveaux meubles, tous les articles ménagers y sont énumérés, avec un soin de « parfaite » ménagère — l'appartement de la rue L. où la grand-mère avait vécu plus de 60 ans, avant d'y mourir dans un lit défoncé. Ces préoccupations ne me semblent guère compatibles avec l'amour-fou, l'amour qui ne connaît pas de contraintes, qui se nourrit de lui-même.

La littérature, le soin d'écrire « bien » n'abandonne presque jamais, en dépit de ses écarts grammaticaux ou syntaxiques, cet auteur très profondément nourri des grands écrivains, des musiciens, des artistes de tous les temps. Quand la Natalia très aimée lui écrit, c'est évidemment Muriel Cerf et non pas Julia M., qui la lit : « Elle m'apprenait par coeur que j'étais belle, elle avait 17 ans (...) oh mon Ondine, mon Agnès, ma chimère, mon petit dragon des bonzes chinois au mufler parfois colère et au regard parfois plus lourd et lent que le passage de Saturne ».

Il reste que ce mélange de « grand amour » et d'érudition finit par révéler l'estomac ; le mien, d'estomac, pour reprendre le verbe imaginé par Muriel Cerf, « borborogmait », vers la fin, annonçant une bonne indigestion de mots et d'adjectifs.

Si vous adorez les livres de femmes, le style dit féminin, *Julia M. ou le premier regard* vous enchantera.

CORRESPONDANCE

Rousseau-Malesherbes présentée et annotée par Barbara de Negroni
Flammarion, 1991.

Christian Allègre

MALESHERBES est un personnage sympathique aux modernes désabusés que nous sommes : il eut du pouvoir, l'utilisa à défendre de justes causes, et jamais n'en abusa. Cet homme — l'auteur des célèbres *Remontrances* — qui avait adjuré le roi de faire des économies, de réformer le système des impôts qui écrasait le petit peuple, de supprimer les lettres de cachet, de libéraliser le régime, cet homme aimé de tous les philosophes préférait herboriser dans sa propriété de campagne de Malesherbes, au sud de Paris, plutôt qu'avoir à faire face aux rivalités et aux jeux de pouvoirs de Versailles où on l'appela plusieurs fois.

Pas étonnant que la postérité lui ait collé l'étiquette de pusillanimité ! Sans doute Chrétien-Guillaume de Lamignon de Malesherbes, héritier d'une longue lignée de magistrats, n'aurait-il pas vécu dangereusement ! Et c'est peut-être son dédain des honneurs, son sens de la justice, autant que ses idées qui lui firent avoir autant d'estime pour Jean-Jacques Rousseau. Les *Confessions* d'ailleurs en font foi.

En 1750, son père, nommé chancelier par Louis XV, lui délègue la charge d'administrateur de la *Librairie*. Il s'agit d'une position intermédiaire entre ce qu'on appellerait aujourd'hui la Direction du Livre et la Censure. Il est donc chargé de surveiller tout ce qui se publie à Paris,

d'octroyer les « privilèges » et les autres formes de permis d'imprimer en usage à l'époque. Ceci le place à un poste clef dans la diffusion des idées. Et la plupart des grands écrivains du siècle bénéficieront de son ouverture d'esprit, de son libéralisme : Voltaire, Diderot, d'Alembert, Turgot — à qui il refusa en 1774 de devenir garde des Sceaux à ses côtés — et bien sûr Jean-Jacques.

La première des 86 lettres qu'on possède de la correspondance Malesherbes-Rousseau (beaucoup manquent, certaines ont été détruites par ce dernier pour éviter toute compromission vis-à-vis du pouvoir) date de 1755 et concerne les feuilles d'impression du *Discours sur l'origine de l'inégalité*. La dernière lettre date de 1773 et parle, comme les 20 précédentes, de botanique, dont les deux hommes étaient également férus. Entre ces deux dates, paraissent toutes les grandes oeuvres de Jean-Jacques, et avant tout *La nouvelle Héloïse* et *Émile*. Le mérite de cette édition de lettres, en « tassant » l'histoire, est de mettre en relief les conditions de leur parutions.

On s'attardera avec étonnement à la lettre de Malesherbes du 16 février 1761 et aux explications méticuleuses qu'elle contient sur les coupes demandées par la censure que l'administrateur de la librairie est obligé de demander à Rousseau dans *l'Héloïse*. Malesherbes ne permet à aucun censeur de faire des corrections. Il prend lui-même chaque passage et avec infiniment de délicatesse fait valoir à Rousseau ce qui doit être modifié et pourquoi. S'en suit une discussion passionnante...

Les circonstances de la parution de *l'Émile* sont une toute autre histoire. Cela se joua entre août 1761 et

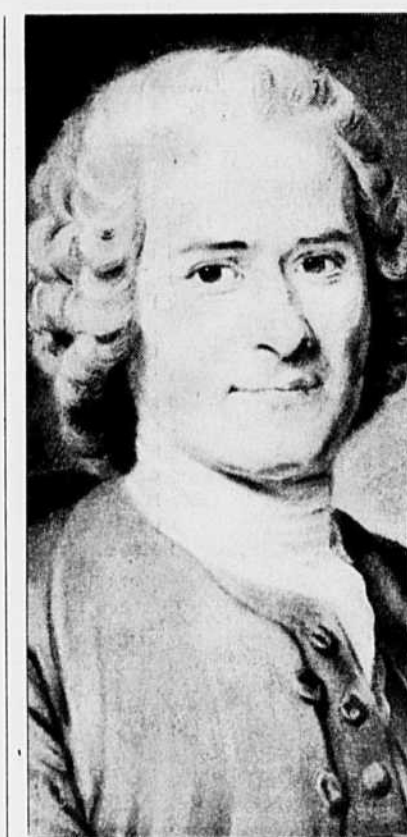


PHOTO INTERNATIONAL PORTRAIT GALLERY
Jean-Jacques Rousseau

juin 1762, date à laquelle Rousseau fut déclaré de prise de corps par le Parlement de Paris. Ce fut une énorme affaire extrêmement compliquée où se mêlèrent rivalités politiques, religion et pouvoir, et le sort des protestants en France. Y furent impliqués les Jésuites, une faction au sein du Parlement de Paris, Malesherbes qu'à cause de sa tolérance on voulait priver de tout pouvoir, le

prince de Conti qu'on voulait discréditer et dont il n'est pas exagéré de dire que ce pauvre Rousseau fut le jouet.

Ces circonstances furent l'occasion des quatre fameuses lettres autobiographiques que Rousseau adressa à Malesherbes, de Montmorency en janvier 1762, mais elles sont surtout à l'origine d'une errance et d'un exil qui durèrent huit ans. Il est certain que le prince de Conti se servit du fait qu'il protégeait Rousseau et de ses idées pour ses projets politiques personnels (il était le petit-neveu du Grand Condé !). Ses ennemis condamnèrent *l'Émile* pour nuire à son prestige. C'est pourquoi il insista tant auprès de Rousseau pour qu'il fuie, alors que ce dernier voulait se rendre et se défendre. En se défendant il aurait compromis à la fois Conti et Malesherbes... et le bon Malesherbes lui en sut un gré éternel.

Rousseau partit donc : Yverdon, Môtiers-Travers, le lac de Biemne, de partout il fut ultimement expulsé. Il se rendit en Angleterre en 1766 et se fâcha avec Hume — il raconte sa

version dans la lettre du 10 mai 1766 —, revint en France et fut « enfermé » au château de Trye, chez son Altesse sérénissime le prince de Conti, son protecteur. Rousseau aurait presque préféré la Bastille. Pendant tout ce temps, il cherche la trame cachée du « complot inouï » dont il est enveloppé ». Sa réputation partout lui fait du tort et prévient les gens contre lui. Toujours il faut qu'il s'explique...

Fin novembre 1770 il décrit de Paris à son ami Malesherbes « le cruel moment » qu'il a passé. D'octobre 1771 à octobre 1773, où s'arrête la correspondance, il n'est plus question que de botanique. Les deux vieux amis en ont tellement vu qu'ils se contentent de la douceur de leur amitié et de leurs recherches savantes. On serait tenté de conclure avec Hölderlin, s'il n'y avait là un anachronisme : « Toute chose en fin de

compte advient par désir, et toute chose s'achève dans la paix » (Hypérior).

L'édition de Barbara de Negroni est érudite et passionnante. Les 86 lettres sont accompagnées d'une introduction et de notices intercalaires qui éclairent les événements dont il est question dans les lettres. L'éditrice, qui suit la grande édition de Genève de la correspondance de Rousseau en 48 volumes (parus), due à R.A. Leigh, offre, outre des notes extensives, des plans des lieux où Rousseau a séjourné après avoir été décrété de prime de corps, une bibliographie et une chronologie, et une très intéressante lettre de Malesherbes au comte de Sarsfield, datée de 1966, où il expose ses opinions sur l'inégalité parmi les hommes et qui permet de comprendre son soutien inconditionnel aux idées de Rousseau.

À la manière de Henry James

BALTIMORE

Gilles Barbedette
Gallimard, 1991, 295 pages
Francine Bordeleau

LORSQU'IL n'écrit pas, Gilles Barbedette édite chez Rivages Nabokov, Pâtil Bowles, Lorrie Moore, Henry James... Et, lorsqu'il écrit, il aime à se voir ailleurs qu'en France, aux États-Unis autant que possible, de là où justement Henry James est parti pour devenir en France, au siècle dernier, le plus courtisé des écrivains. En pure perte, il va sans dire.

Transplanté jeune en Amérique, James était écartelé entre l'ancien et le nouveau continent. Raymond Aubrée, héros du présent roman qui se fait aussi appeler, par besoin d'ubiquité, Baltimore, est pour sa part un américanophile convaincu.

Aubrée/Baltimore habite un appartement du 42, boulevard du Temple, là où vécut un temps nul autre que Flaubert. Pourquoi a-t-il choisi le pseudonyme de Baltimore ? Là-dessus, le héros s'étire longuement (très très très longuement), et ce début est tellement pénible que j'ai bien cru mourir d'ennui. Aubrée est linguiste et la sonorité du mot le sé-

duit. « Dans le a de ton nom, il y a comme un regard étonné, le o étiré d'une bouche ahurie, une voyelle chaude et ronde cernée de deux consonnes tropicales, un regret, un fredon, un air de mandoline au milieu des crinolines », etc. Vous m'en direz tant ! Mais Aubrée croit aussi que sa mère, sur son lit de mort, parle l'américain.

Il y a le fantôme de Flaubert et celui de Proust. Dans des pages en effet très proustiennes, Aubrée se remémore son enfance et sa mère.

Et, il y a surtout le fantôme de ce bon vieux Henry, dont se réclame Aubrée/Baltimore. Fin lettré, notre héros a quitté ses deux filles adorées et sa femme pour vivre avec ses références littéraires. Et, pour se consacrer à l'amitié passionnée qu'il éprouve pour William Lemaire, un de ses étudiants. Avec ce bel enfant, américanophile aussi comme il se doit (la contrariante épouse d'Aubrée, elle, est slavophile, ce qui ne favorise guère le dialogue), Raymond devient à part entière Baltimore. Il devient un autre, ce qui est un début prometteur pour quelqu'un qui aurait aimé être plusieurs.

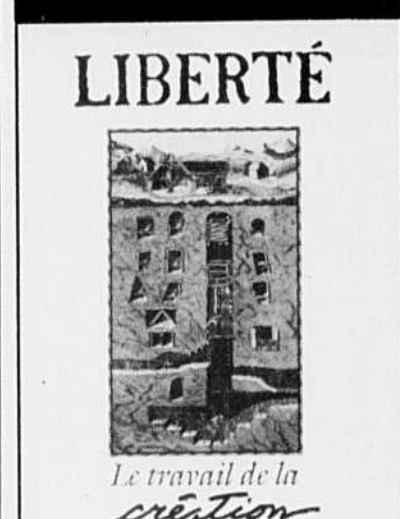
Bien que convaincu que le rêve américain est consommé depuis belle lurette, Raymond veut partir.

Faire, en quelque sorte, le voyage inverse de Proust. Mais, trop amoureux des livres et du passé pour être un homme d'action, Aubrée est un voyageur immobile. Au contraire de William qui s'en va effectivement à New York, la ville verticale. Pour revenir mourir à Paris, deux ans plus tard.

Malgré son début poussif, *Baltimore* comporte de belles pages sur la littérature, les rapports de l'être humain avec l'art, le temps qui emporte tout avec lui, qui finit par nous rendre insensibles aux gens comme aux choses... Mais, ce roman demeure foncièrement agaçant, sans doute à cause d'une impression de déjà lu : l'écriture de Barbedette a des accents jamesiens trop vifs, l'élégance de ce style trop exquis et trop fin est surannée, et on se prend à souhaiter qu'un raz-de-marée emporte vite ces livres qui vont si bien, comme le dit l'insupportable lieu commun, « au plus secret des choses »...

Avec Barbedette, le cliché a une certaine classe et une certaine profondeur (les mots *cliché* et *harlequinade* n'ont, après tout, jamais été synonymes). On lui donne alors un bon point, pour le bel effort.

LIBERTÉ 198



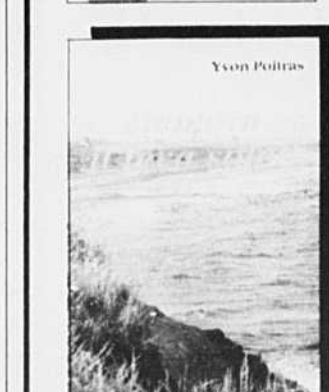
Le travail de la création
198

Je désire m'abonner (6 livraisons annuelles, 30 \$)

Nom.....
Adresse.....
Ville.....
Code.....
Province.....

LIBERTÉ
C.P. 444
Outremont H2V 4R6
Tél.: 274-5468

NOUVEAUTÉS



UNE MORALE POUR LA VIE

Jean Desclos • 160 pages • 13,95 \$

Chemin de croissance, la morale soutient l'humanité en recherche de la plénitude de sens. Une morale pour la vie propose une façon réaliste d'aborder la complexité des situations éthiques contemporaines, en partant des faits, en cherchant à les comprendre. L'acte humain, la loi, le droit, les valeurs, les principes moraux : tout cela prend place dans un ensemble vivant, tel un arbre où feuilles, branches, troncs, racines croissent dans une belle interdépendance.

LES DROITS DES FEMMES

Monique Dumais • 136 pages • 13,95 \$

L'investigation éthique de Monique Dumais met en relief les valeurs qui sont en jeu dans la quête des droits des femmes. Justice, dignité et responsabilité en constituent une base solide et en orientent la visée finale. Les conséquences pratiques qui en découlent s'inscrivent aussi dans un contexte de valeurs à promouvoir. Les trois « A », Autonomie, Accomplissement et Affirmation, inspirent les démarches entreprises par les femmes dans la quête de leurs droits.

DEMAIN IL FERA SOLEIL

Yvon Poitras • 184 pages • 14,95 \$

L'auteur nous invite à l'accompagner dans sa marche vers les sources qui gardent l'espérance vivace : l'amour, la solidarité, Dieu. Il nous partage avec force la conviction qui anime toute sa réflexion : Espérer, c'est vivre !

ÉDITIONS PAULINES
3965, boul. Henri-Bourassa Est
Montréal, Qc. H1H 1L1
Tél.: (514) 322-7341
Télécopieur: (514) 322-4281

Le plaisir des Livres

Andrée MAILLET

▲ choses écrites

Carnet 21

DANS LE DEVOIR du 1er février dernier, le cinéaste Alain Corneau : *J'ai retrouvé dans la poésie baroque et au Japon, une tradition voulant que le but ultime de la musique soit le retour des morts. Ce n'est pas vrai scientifiquement, mais symboliquement ça l'est. Les morts ne reviennent pas pour nous hanter ni nous faire peur mais pour nous faire réfléchir.*

Parmi les membres de ma famille littéraire, Victor Hugo croyait aussi à la communication entre les vivants et les morts. Il en est ainsi de la poésie, de toute oeuvre de fiction littéraire percussive, incitatrice d'imitateurs ou d'imitation, comme de la musique. Il est nécessaire de passer par la mort pour accéder à la création. À toute création, celle des arts plastiques parmi lesquels je range la danse ? je ne sais. Il est certain qu'en tous les domaines nous avons à continuer l'oeuvre, les travaux de nos prédécesseurs.

Ils ne sont jamais à achever mais à poursuivre. Plus je suis chargée d'énergie psychique, plus j'ai envie de créer — toujours pour moi d'abord — et plus je me rends compte de tout ce que je dois à mes morts. À ceux de ma génération — qui nous liaient de fortes attaches, bien entendu — ce qu'ils m'ont pris de ma vitalité, de leur vivant, ils me le rendent au centuple. Parmi ces ils, il y a des *elles* : Simone de notre enfance, Française de notre adolescence, Marguerite et Paule-Aimée de nos grandes amours et de nos maternités. Les vivants ont un besoin terrible des morts; les nôtres, généralement se posent dans la marge de l'Histoire — pas en marge — quelques-uns s'insérant dans sa marche événementielle ajoutent leur nom et parfois leur regard à notre mythologie.

Qui a tenu publiquement sa part dans l'enroulement sur elle-même de notre Histoire à toujours un double mythe. CES DOUBLES MYTHIQUES SONT CE QUI ANCRE UN PEUPLE. Dans notre histoire personnelle, l'aura, le souvenir magnifié par le désir déchirant que la mort de celle-ci, de celui-là n'ait jamais eu lieu ! et la

douleur poignante du souvenir, ouvrent le sentier de la création. Comme à coups de hachette et par des bris de branches, le marquant aussi imperceptiblement d'un sang d'égratignures. Et puis, il s'amplifie et débouche grâce à d'invisibles mains nanties de gestes magiques sur le chemin perdu, déjà tracé, sur des clairières ravineuses et par miracle, sur une source.

☆☆☆

CHOSSES ÉCRITES : LE 27 AOÛT 1988. Du secours dans la littérature. Le chagrin frappe : il nous reste les mots plus féconds que les larmes. Mao-Mao me regardait écrire — Adieu ! ... MEME JOUR. Il faut s'acharmer à être heureux !

☆☆☆

ON A VOULU SAVOIR où je décrochais comme d'un arbre de Noël les très beaux noms de mes personnages : Arabelle, Marie-Salomé, Ursule, Octavie, Cédénie, Isaure, Odéline Pérodeau... Ces prénoms sont gravés sur les tombes des cimetières de nos vieilles paroisses. Je les ai aussi trouvés dans les pages nécrologiques de *La Presse* que j'appelle mon *cimetière de papier*. Avec quels soins, des papillons rares tels qu'Archélyse, Joseph Exalaphat, Edner, sont colligés dans un carnet spécial avec des citations de La Fontaine — celle-ci : *Tout est mystère dans l'amour. Ce n'est pas l'ouvrage d'un jour que d'épouser cette science.* (N'est-ce pas bien dit ? et par un homme qui l'aime, le fit beaucoup et sans doute bien) et des mots destinés à embellir mon roman : « voix rogommeuse », « folliculaires à gages »... et « rhébitoire » donc ! *Les jours donnés aux dieux ne sont jamais perdus* (La Fontaine). Et, considérant, non sans stupeur, la longueur et l'épaisseur de mon livre, je me demande évidemment s'il sera *dieu, table ou cuvette ?* (ibid).

☆☆☆

TOUJOURS EST-IL qu'un jour d'il y a longtemps, m'en allant — sifflant le *Dies Irae* — dans mon cimetière de papier, voilà-t-y pas que je tombe en arrêt sur le nom de Cadieux. Je lis vite. En deux secondes, j'avais saisi l'importance de l'insertion. Une dame, décédée à Oka un 18 novembre était la mère de Raymond Cadieux, qui sous le nom de plume d'Arthur Hailey avait écrit : *Airport, Wheels*, et maints autres *best sellers*.

Ayant mis la journaliste Claire Harting sur cette piste, (écrivai-je en 1972) j'attendis. Et puis, rien. Deux ans plus tard, à mon vieil ami

Jean-Maurice Laporte, alors coréalisateur d'une grande émission de nouvelles à la télé de Radio-Canada, je touche un mot de l'histoire. « Je le sais bien ! dit-il, j'en ai parlé et proposé... » Et puis, rien. C'est pourtant intéressant en diable de comprendre pourquoi Raymond Cadieux, d'Oka, un Canadien français (peut-être métissé d'Iroquois ?) milliardaire à Hollywood par le succès de ses romans, a cru qu'il lui fallait signer Arthur Hailey. Pour devenir riche et célèbre doit-on se renier parce qu'on écrit, quand on ne l'a demandé ni à Geneviève Bujold, ni à Jean Leclerc, comédiens, ni à Léopold Simoneau, champion-ténor mozartien (selon le catalogue des « disques compacts ») ? Trois Canadiens français. Alors ? ... « *Warum ?* » faisait intelligemment Goethe, quand il ne comprenait pas le pourquoi d'une chose.

☆☆☆

PASSER PAR LA MORT pour accéder à la création. Un exemple affreusement tragique : celui de l'Irlande. Après avoir trahi leurs Bardes dont l'oeuvre fragmentaire demeure pour témoigner de la majestueuse splendeur et de la profonde originalité de l'expression littéraire celtique — les Irlandais, sur la tombe de leur culture propre, c'est-à-dire leur langue écrite, ont nani la langue anglaise, culture ennemie, de sa plus riche poésie et de sa dramaturgie la plus originale depuis Shakespeare.

Otez Wilde, Shaw, Synge, O'Flaherty; ôtez Joyce, ôtez Yeats, poète capital, et Brendan Behan — ceux que je connais bien — et la grande littérature anglaise du 20e siècle s'affaisse de cinquante pour cent — et plus si on enlève aussi les écrivains gallois.

Je ne regrette pas Arthur Raymond Hailey Cadieux; ses romans populistes sont documents non créations. Mais je déplore Jack Kérouac, mort à sa glorieuse ascendance ! Et je ne dis pas tant pis. La mort ou seulement l'affaiblissement en Amérique d'une des langues majeures de l'humanité est un tribut trop lourd à payer pour l'ajout à quelques chefs-d'oeuvre à une culture étrangère — et dominatrice, et facilement portée à l'améantissement de ce qui lui résiste (les bisons, les Sioux, et *tutti quanti*) ...

— A. M.

TRUFO MISTO

« UN JAZZ datant d'une époque beaucoup plus romantique passait sur un magnétophone, et venait vous swinguer à l'oreille, tombant d'enceintes pendues au plafond... des bottes battaient la mesure inconsciemment sur le parquet de bois verni; inconsciemment, mais exactement dans le tempo avec Sidney Bechet, Johnny Hodges, Fletcher Henderson, le Duke, le Count, le Hawk ou le Prez. »

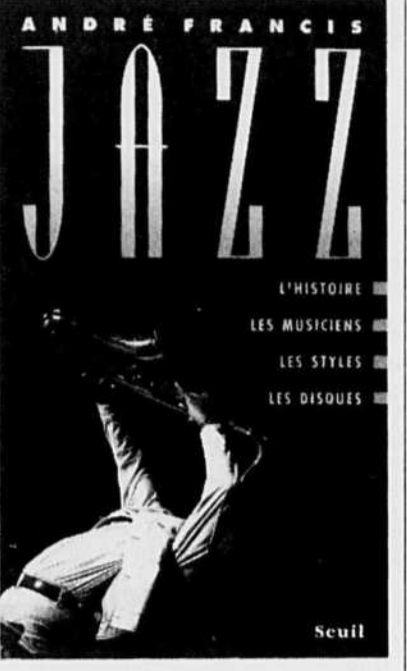
Ces mots, cette bafoille, ces noms propres de jazzmen accolés à des surnoms de jazzesux sont situés à la page 16 d'un gentil roman de Daniel Woodrell au titre innocent de *Battement d'aile chez Rivages*. On continue ? Page 20, une autre page pair, page de gauche : « La rivière, là-haut, n'a pas comme celle d'ici la couleur d'un vieux cuir à chaussures. Non. Elle est plus transparente que de la pissée de bébé, et plus cool que Duke Ellington ». Duke Ellington... Le jazz... Ça tombe bien ! Enfin...

Sur ce sujet, sur cette musique, vient de paraître un livre intitulé tout simplement *Jazz* aux éditions du Seuil. Son auteur ? André Francis. En fait, pour être précis, voire économiquement honnête, il faut dire, il faut spécifier qu'il ne s'agit pas d'un nouvel ouvrage sur le jazz mais bien d'une réédition, actualisée il est vrai, d'un ouvrage paru la première fois en 1958.

Sur la page couverture de ce livre de 378 pages, on nous prévient qu'il est question de : l'histoire, les musiciens — on s'en serait pas douté ! —, les styles — tiens donc ! —, et les disques — heureusement ! —. On ouvre, on feuillette, et comme on est vraiment pas malin, on commence par le début, soit par le chapitre intitulé *Préhistoire du jazz*.

À la vue de ce titre, on s'exclame : « chouette, ils vont nous parler de la préhistoire. Les diplodocus... le tertaire... les dinosaures... Le programme à tous les airs de la sympathie. C'est très bien, ça. Et

Pas d'histoires!



bien non ! « Nom dé Diou ». La préhistoire qu'on nous promet, Mossier Francis la remballer en trois paragraphes sous prétexte, on le cite, que « nous possédons des documents que peu convaincants, de rapides récits de voyages ou des fragments romanesques très fabriqués ». Alors là, c'est bien simple, on s'est énervé.

On a piqué une petite crise parce que des documents sur les parenthèses qui relatent la préhistoire du jazz comme du blues, il y en a. Si Mossier Francis s'était donné la peine, lui qui prétend écrire l'Histoire du jazz, de lire et potasser *Histoire de la musique noire américaine* de Eileen Southern, « prof » à Harvard, des documents il en aurait eu une pelletée.

Tenez, le blues, par exemple, et bien M. Francis, s'il avait fait une bonne recherche, il aurait appris que le premier de la série a été composé au début du XVIIe siècle. En voici même le refrain : *Avons pitié du pauvre homme blanc / Pas de mère pour lui porter du lait / Pas de femme pour lui piler son mil*. C'est pas blues, ça ! Si Mossier Francis avait fait son boulot, lui qui dit raconter la préhistoire des petites

musiques humaines, il se serait appuyé sur *Hymns And Spiritual Songs* of Isaac Watts. Il aurait lu *A History of a Voyage to the Coast of Africa* de James Hawkins dans lequel ce dernier fait la description des musiques et des instruments africains.

Evidemment, on pourra toujours rétorquer qu'au fond la préhistoire n'étant pas fondamentale à la compréhension du travail accompli par Duke Ellington, Thelonious Monk et autres Hank Mobley, il est inutile de « chercher des poux dans la tonsure ». OK ! Correct ! Mais que dites-vous de celle-là... Celle du jazz Cool.

Le chapitre consacré à cette esthétique sonore par le sieur André Francis est faux. Point ! S'il était, sur le plan de l'information, incomplet, ce serait vraiment pas grave. Mais qu'ils ne rendent pas crédit au boulot abattu par Art Pepper, Howard Rumsey et Shelly Manne, là... là ça frise la bêtise ! Bon, si vous voulez mon avis, question jazz vous serez mieux servis par Daniel Woodrell. S'il vous en conte pas l'histoire, de cette musique, il n'en met pas moins en scène des « zigotos » qui sont des personifications du blues.

Suivre René Shade, « flic » d'un bled perdu qui s'appelle Saint-Bruno, c'est comprendre ce qu'est le R.I.U.S. D'autant que Saint-Bruno est situé dans les bayous, dans le delta du Mississippi, soit le cours d'eau que le blues emprunta pour remonter jusqu'à Chicago, et de là jusqu'à nous.

Dans *Sous la lumière cruelle* chez Rivages, l'ami Shade enquête sur le meurtre d'un conseiller municipal qui faisait dans la « porno ». Dans *Battement d'aile*, également chez Rivages, Shade découvre qu'un flic « zigouillé » était pas net. Vraiment pas clair. Comme le premier titre est aussi bon que le second, on vous conseille la paire. Car, sachez-le, Woodrell est un « fils » de Jim Thompson.

☆☆☆

Jazz, André Francis, Seuil.
Sous la lumière cruelle, Daniel Woodrell, Rivages.
Battement d'aile, Daniel Woodrell, Rivages.

ÉDITIONS BELLARMIN

PHILOSOPHIE

Bernard Lonergan
POUR UNE MÉTHODOLOGIE PHILOSOPHIQUE
Essais philosophiques choisis
Vol. de 248 pages, 19,95\$

Les fondements philosophiques de l'un des plus grands penseurs canadiens contemporains.

Colette Quesnel
MOURIR DE RIRE D'APRÈS ET AVEC RABELAIS
Cahiers d'Études médiévales - 10
Vol. de 136 pages, 17,95\$

Le rire a participé à la transmission des écrits rabelaisiens et leur a conféré un caractère immortel. Mais qu'ont en commun le rire et la mort? L'auteur tente de dégager le sens et la fonction de mourir de rire dans l'univers de Rabelais.

Textes réunis par Daniel Laurier
ESSAIS SUR LE SENS ET LA RÉALITÉ
Collection Analytiques - 2
Vol. de 240 pages, 35,00\$

Des articles d'actualité sur la question du langage et sa relation à la réalité.

EN VENTE DANS LES LIBRAIRIES

NÉCROPOLE

Vladislav Khodassevitch
Actes Sud, 250 pages
Roch Côté

COINCÉS entre les classiques que sont Dostoïevski, Tchekhov, Tolstoï, et les commissaires du peuple à la culture, les symbolistes russes n'eurent que peu d'espace pour respirer, peu de temps pour vivre.

À cheval sur les siècles, ils finirent le 19e dans l'ombre encore des grands et commencèrent un 20e déjà hypothéqué des pesanteurs du réalisme socialiste. Ils eurent pour nom Biely, Blok, Essenine, Brioussov, poètes qui firent de leur vie une oeuvre en elle-même.

La publication du livre de Vladislav Khodassevitch chez Actes Sud donne l'occasion à tout amateur de poésie de mieux connaître cette génération perdue, qui vécut intensément, tragiquement, qui ne fit jamais de différence entre la poésie et l'existence.

Le livre de Khodassevitch paraît dans la foulée de la publication, chez le même éditeur, des oeuvres complètes de Nina Berberova, sa compagne, avec qui il apparut d'ailleurs en couverture sur une photo prise en 1924 devant la maison de Gorki à Sorrente.

Dans ses souvenirs (*C'est moi qui souligne*), Berberova fait revivre cette génération qui anima la vie littéraire de Saint-Petersbourg et de Moscou, crut peut-être un temps à la révolution et finit le plus souvent dans l'exil.

C'est elle qui signe la préface du livre de son compagnon. « Aujourd'hui, il est clair, écrit-elle, que Khodassevitch appartenait à cette génération russe (née dans les années 1880-1899) qui fut presque entièrement exterminée par la révolution de Lénine : suicides, morts préma-

Vladislav Khodassevitch

NÉCROPOLE

PRÉFACE DE NINA BERBEROVA
ACTES SUD

turées, changements forcés de profession et oppression spirituelle là, dans leur propre patrie ; pauvreté, solitude, oubli, absence de lecteurs et perte de la patrie ici, c'est-à-dire dans le monde occidental; il ne pouvait y avoir pour eux d'autre destin dans ces années-là.»

Les souvenirs de Khodassevitch s'ouvrent sur l'évocation d'une certaine Nina Petrovskaja qui a peu écrit mais qui, dans une trajectoire bien symboliste, réalisa « le poème de sa personne ». Car tel était, explique l'auteur, le sens profond du symbolisme : aller au bout de soi, jouer sa vie « sur le théâtre d'ardentes improvisations ».

Les symbolistes « mimaient leur propre vie (...) Ils le savaient, cer-

tes, mais le spectacle devenait vie. Et le prix à payer était bien réel. 'Je perds mon jus de canneberge!' criait un bouffon de Blok. Or le jus de canneberge se trouvait parfois être du vrai sang.»

« Le don d'écrire » devait se confondre avec « le don de vivre ». « On vivait, écrit Khodassevitch, dans une tension frénétique, dans une perpétuelle excitation, dans l'exaltation et la fièvre. On vivait dans plusieurs mondes à la fois ». La frontière entre le réel et l'imaginaire était abolie, « l'envie d'éprouver du repentir » devenait plus importante que le repentir véritable.

Deux vers d'un petit poète de cette époque résument toute l'intensité de cette existence :

*D'une vie de pauvreté et de hasard
J'ai fait un frémissement sans fin.*

Khodassevitch a connu tous les poètes et créateurs de cette génération. Il en parle de l'intérieur mais avec cette distance qui confère à ses textes un mélange de lucidité et d'amour qui fait sa vision propre. Il n'est jamais dupe ni froid, même dans ses passages les plus critiques, une passion vibre encore dans les mots.

Les pages qu'il consacre à André Biely l'enflammé, à Biely le fou, sont un des plus beaux portraits qu'on ait fait du Russe romantique, déraisonnable, mélange détonnant du joueur, de l'idiot et de Dmitri Karamazov. Biely qui ne cessa sa vie durant d'être amoureux de la femme de Blok.

Celui-ci, figure la plus belle du mouvement symboliste, passe comme un dieu et meurt « en général », écrit Khodassevitch, « parce que tout son être était malade, parce qu'il ne pouvait plus vivre. Il mourut parce que la mort était en lui ».

Passé aussi Essenine, exalté, croyant dans l'incroyance, prophète de la catastrophe, héraut d'une

MAUVAISE VODKA

JE NE SERAIS pas autre mesure surpris que les historiens en viennent tôt ou tard à la conclusion que c'est la mauvaise vodka qui a finalement mis l'empire soviétique à genoux avant de l'envoyer rouler dans le caniveau. À coup sûr, Alexandre Zinoviev ne s'en étonnerait pas non plus.

À un étudiant rencontré au Salon du Livre qui désirait que je lui indique la meilleure porte d'entrée dans une littérature russe actuelle « qui aurait des dents », force me fut de suggérer Zinoviev, dont j'ai déjà parlé ici à propos de son monumental *Hauteurs béantes*. Zinoviev qui

GAÏETÉS DE RUSSIE

Alexandre Zinoviev
Éditions Complexe
1991, 192 pages
Christian Mistral

trempa sa plume dans un seau de bile et dont le tempérament d'écrivain est aussi chaleureux que, disons, un brûlement d'estomac.

Né en URSS en 1922 (coquin de sort), il devient docteur en philo, prof et membre de l'Académie finlandaise des Sciences. Après la publication des susdits *Hauteurs béantes* en 1976, on le démet de ses fonctions, on le prive de tous ses diplômes (parce qu'il n'a rien appris ?) et on l'exclut du parti communiste d'URSS.

Il ne l'a pas pris. Et quand il s'est exilé à Munich, personne ne l'a retenu. Là, il est devenu « la figure de l'Irréductible », aveugle et sourd aux rumeurs de *glasnost*. Aux dernières nouvelles, il avait recouvert la nationalité soviétique mais refusait d'être élu de retourner en URSS. Bien sûr, les dernières nouvelles sont déjà

caduques : le passeport soviétique est obsolète et l'URSS n'existe plus.

Zinoviev écrit beaucoup. Depuis 1977, année où son oeuvre fut révélée à l'Occident, pas moins de 20 titres ont paru. Le dernier en date, *Gaïetés de Russie*, est un parcours du pays profond à travers les yeux brouillés par l'alcool d'un des laissés-pour-compte des grandes réformes. Ivan a « été conçu le jour de la mort de Staline, ou plus exactement le jour où elle a été rendue publique. (...) (Mon père) but deux fois plus que de coutume. Sinon il n'aurait pas pris la décision si inconsidérée de faire naître un ivrogne russe de plus ».

Universitaire, privilégié, Ivan aurait dû en principe s'en tirer pas trop mal, mais voilà : pochar héréditaire, fils et petit-fils de soûlographe, élevé dans une Russie fondante (lire : après le dégel) privée de l'idéal en même temps que de la ter-

reur, incolore, insipide et mécanique, pouvait-il finir autrement qu'autour d'une bouteille avec les copains, à regarder mais plus encore à voir la Russie réelle dans toute son absurdité beckettienne ?

Voici un livre très drôle pour qui aime rire jaune. À travers une succession de tableaux grinçants qui sont autant de nouvelles, les mirages de la perestroïka en prennent pour leur rhume et notre Ivan flirte avec la nostalgie d'un temps où l'on vous laissait boire en paix si vous ne vous mêliez pas des affaires de l'État. Véritable petit traité de l'ivrognerie soviétique (mais la pulsion est universelle), *Gaïetés de Russie* cingle à tours de bras dans l'hypocrisie et l'inanité des systèmes, se moquant des constituantes du village russe avec une féroce et hilarante mauvaise foi. Détectable.